

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

TANCRÈDE

VOLTAIRE

Tragédie — 1760

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

AMÉNAÏDE	74 répliques
ARGIRE	62 répliques
TANCRÈDE	54 répliques
ALDAMON	33 répliques
FANIE	20 répliques
ORBASSAN	18 répliques
LORÉDAN	12 répliques
CATANE	9 répliques

*Personnages muets & suite : PLUSIEURS CHEVALIERS, ECUYERS, SOLDATS,
PEUPLES*

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	23
ACTE III	39
ACTE IV	59
ACTE V	74

ACTE I

SCÈNE I

Assemblée des chevaliers rangés en demi-cercle.

ARGIRE

Illustres chevaliers, vengeurs de la Sicile,
Qui daignez, par égard au déclin de mes ans,
Vous assembler chez moi pour chasser nos tyrans,
Et former un état triomphant et tranquille ;
Syracuse en ses murs a gémi trop longtemps 5
Des desseins avortés d'un courage inutile.
Il est temps de marcher à ces fiers musulmans,
Il est temps de sauver d'un naufrage funeste
Le plus grand de nos biens, le plus cher qui nous reste,
Le droit le plus sacré des mortels généreux, 10
La liberté : c'est là que tendent tous nos vœux.
Deux puissants ennemis de notre république,
Des droits des nations, du bonheur des humains,
Les césars de Byzance, et les fiers sarrasins,
Nous menacent encor de leur joug tyrannique. 15
Ces despotes altiers, partageant l'univers,
Se disputent l'honneur de nous donner des fers.
Le grec a sous ses lois les peuples de Messine ;
Le hardi Solamir insolemment domine
Sur les fertiles champs couronnés par l'Etna, 20

Dans les murs d'Agrigente, aux campagnes d'Enna ;
 Et tout de Syracuse annonçait la ruine.
 Mais nos communs tyrans, l'un de l'autre jaloux,
 Armés pour nous détruire, ont combattu pour nous ;
 Ils ont perdu leur force en disputant leur proie. 25
 À notre liberté le ciel ouvre une voie ;
 Le moment est propice, il en faut profiter.
 La grandeur musulmane est à son dernier âge ;
 On commence en Europe à la moins redouter.
 Dans la France un Martel, en Espagne un Pélage, 30
 Le grand Léon dans Rome armé d'un saint courage,
 Nous ont assez appris comme on peut la dompter.
 Je sais qu'aux factions Syracuse livrée
 N'a qu'une liberté faible et mal assurée.
 Je ne veux point ici vous rappeler ces temps 35
 Où nous tournions sur nous nos armes criminelles,
 Où l'état répandait le sang de ses enfants.
 Étouffons dans l'oubli nos indignes querelles.
 Orbassan, qu'il ne soit qu'un parti parmi nous,
 Celui du bien public, et du salut de tous. 40
 Que de notre union l'état puisse renaître ;
 Et, si de nos égaux nous fûmes trop jaloux,
 Vivons et périssons sans avoir eu de maître.

ORBASSAN

Argire, il est trop vrai que les divisions
 Ont régné trop longtemps entre nos deux maisons : 45
 L'état en fut troublé ; Syracuse n'aspire
 Qu'à voir les Orbassans unis au sang d'Argire.
 Aujourd'hui l'un par l'autre il faut nous protéger.
 En citoyen zélé j'accepte votre fille ;
 Je servirai l'état, vous, et votre famille ; 50
 Et du pied des autels, où je vais m'engager,

Je marche à Solamir, et je cours vous venger.
 Mais ce n'est pas assez de combattre le maure ;
 Sur d'autres ennemis il faut jeter les yeux :
 Il fut d'autres tyrans non moins pernicieux, 55
 Que peut-être un vil peuple ose chérir encore.
 De quel droit les français, portant partout leurs pas,
 Se sont-ils établis dans nos riches climats ?
 De quel droit un Coucy vint-il dans Syracuse,
 Des rives de la Seine au bord de l'Aréthuse ? 60
 D'abord modeste et simple, il voulut nous servir ;
 Bientôt fier et superbe, il se fit obéir.
 Sa race, accumulant d'immenses héritages,
 Et d'un peuple ébloui maîtrisant les suffrages,
 Osa sur ma famille élever sa grandeur. 65
 Nous l'en avons punie, et, malgré sa faveur,
 Nous voyons ses enfants bannis de nos rivages.
 Tancrède, un rejeton de ce sang dangereux,
 Des murs de Syracuse éloigné dès l'enfance,
 A servi, nous dit-on, les césars de Byzance : 70
 Il est fier, outragé, sans doute valeureux ;
 Il doit haïr nos lois, il cherche la vengeance.
 Tout français est à craindre : on voit même en nos jours
 Trois simples écuyers, sans bien et sans secours,
 Sortis des flancs glacés de l'humide Neustrie, 75
 Aux champs apuliens se faire une patrie ;
 Et, n'ayant pour tous droits que celui des combats,
 Chasser les possesseurs, et fonder des états.
 Grecs, arabes, français, germains, tout nous dévore ;
 Et nos champs, malheureux par leur fécondité, 80
 Appellent l'avarice et la rapacité
 Des brigands du midi, du nord, et de l'aurore.
 Nous devons nous défendre ensemble et nous venger.
 J'ai vu plus d'une fois Syracuse trahie ;
 Maintenons notre loi que rien ne doit changer ; 85

Elle condamne à perdre et l'honneur et la vie
 Quiconque entretiendrait avec nos ennemis
 Un commerce secret, fatal à son pays.
 À l'infidélité l'indulgence encourage.
 On ne doit épargner ni le sexe ni l'âge.
 Venise ne fonda sa fière autorité
 Que sur la défiance et la sévérité :
 Imitons sa sagesse en perdant les coupables.

90

LORÉDAN

Quelle honte, en effet, dans nos jours déplorables,
 Que Solamir, un maure, un chef des musulmans,
 Dans la Sicile encore ait tant de partisans !
 Que partout dans cette île et guerrière et chrétienne,
 Que même parmi nous Solamir entretienne
 Des sujets corrompus, vendus à ses bienfaits !
 Tantôt chez les césars occupé de nous nuire,
 Tantôt dans Syracuse ayant su s'introduire,
 Nous préparant la guerre et nous offrant la paix,
 Et pour nous désunir soigneux de nous séduire !
 Un sexe dangereux, dont les faibles esprits
 D'un peuple encor plus faible attirent les hommages,
 Toujours des nouveautés et des héros épris,
 À ce maure imposant prodigua ses suffrages.
 Combien de citoyens, aujourd'hui prévenus
 Pour ces arts séduisants que l'arabe cultive ;
 Arts trop pernicieux, dont l'éclat les captive,
 À nos vrais chevaliers noblement inconnus !
 Que notre art soit de vaincre, et je n'en veux point d'autre.
 J'espère en ma valeur, j'attends tout de la vôtre ;
 Et j'approuve surtout cette sévérité
 Vengeresse des lois et de la liberté.
 Pour détruire l'Espagne il a suffi d'un traître :

95

100

105

110

115

Il en fut parmi nous ; chaque jour en voit naître.
 Mettons un frein terrible à l'infidélité ;
 Au salut de l'état que toute pitié cède ;
 Combattons Solamir, et proscrivons Tancrède. 120
 Tancrède, né d'un sang parmi nous détesté,
 Est plus à craindre encor pour notre liberté.
 Dans le dernier conseil un décret juste et sage
 Dans les mains d'Orbassan remit son héritage,
 Pour confondre à jamais nos ennemis cachés, 125
 À ce nom de Tancrède en secret attachés ;
 Du vaillant Orbassan c'est le juste partage,
 Sa dot, sa récompense.

CATANE

Oui, nous y souscrivons.
 Que Tancrède, s'il veut, soit puissant à Byzance ; 130
 Qu'une cour odieuse honore sa vaillance ;
 Il n'a rien à prétendre aux lieux où nous vivons.
 Tancrède, en se donnant un maître despotique,
 A renoncé lui-même à nos sacrés remparts :
 Plus de retour pour lui ; l'esclave des césars 135
 Ne doit rien posséder dans une république.
 Orbassan de nos lois est le plus ferme appui,
 Et l'état, qu'il soutient, ne pouvait moins pour lui.
 Tel est mon sentiment.

ARGIRE

Je vois en lui mon gendre ; 140
 Ma fille m'est bien chère, il est vrai ; mais enfin
 Je n'aurais point pour eux dépouillé l'orphelin :
 Vous savez qu'à regret on m'y vit condescendre.

LORÉDAN

Blâmez-vous le sénat ?

ARGIRE

Non ; je hais la rigueur, 145
Mais toujours à la loi je fus prêt à me rendre,
Et l'intérêt commun l'emporta dans mon coeur.

ORBASSAN

Ces biens sont à l'état, l'état seul doit les prendre.
Je n'ai point recherché cette faible faveur.

ARGIRE

N'en parlons plus : hâtons cet heureux hyménée ; 150
Qu'il amène demain la brillante journée
Où ce chef arrogant d'un peuple destructeur,
Solamir, à la fin, doit connaître un vainqueur.
Votre rival en tout, il osa bien prétendre,
En nous offrant la paix, à devenir mon gendre ; 155
Il pensait m'honorer par cet hymen fatal.
Allez... Dans tous les temps triomphez d'un rival :
Mes amis, soyons prêts... Ma faiblesse et mon âge
Ne me permettent plus l'honneur de commander ;
À mon gendre Orbassan vous daignez l'accorder. 160
Vous suivre est pour mes ans un assez beau partage ;
Je serai près de vous ; j'aurai cet avantage.
Je sentirai mon coeur encor se ranimer ;
Mes yeux seront témoins de votre fier courage,
Et vous auront vu vaincre avant de se fermer. 165

LORÉDAN

Nous combattrons sous vous, seigneur ; nous osons croire
Que ce jour, quel qu'il soit, nous sera glorieux ;
Nous nous promettons tous l'honneur de la victoire,
Ou l'honneur consolant de mourir à vos yeux.

SCÈNE II

Argire, Orbassan.

ARGIRE

Eh bien ! Brave Orbassan, suis-je enfin votre père ?
Tous vos ressentiments sont-ils bien effacés ?
Pourrai-je en vous d'un fils trouver le caractère ?
Dois-je compter sur vous ?

170

ORBASSAN

Je vous l'ai dit assez :
J'aime l'état, Argire ; il nous réconcilie.
Cet hymen nous rapproche, et la raison nous lie ;
Mais le noeud qui nous joint n'eût point été formé,
Si dans notre querelle, à jamais assoupie,
Mon coeur qui vous haït ne vous eût estimé,
L'amour peut avoir part à ma nouvelle chaîne ;
Mais un si noble hymen ne sera point le fruit
D'un feu né d'un instant, qu'un autre instant détruit,
Que suit l'indifférence, et trop souvent la haine.
Ce coeur, que la patrie appelle aux champs de mars,
Ne sait point soupirer au milieu des hasards.
Mon hymen à pour but l'honneur de vous complaire,
Notre union naissante, à tous deux nécessaire,

175

180

185

La splendeur de l'état, votre intérêt, le mien ;
 Devant de tels objets l'amour a peu de charmes ;
 Il pourra resserrer un si noble lien ;
 Mais sa voix doit ici se taire au bruit des armes.

190

ARGIRE

J'estime en un soldat cette mâle fierté ;
 Mais la franchise plaît, et non l'austérité.
 J'espère que bientôt ma chère Aménaïde
 Pourra fléchir en vous ce courage rigide.
 C'est peu d'être un guerrier ; la modeste douceur
 Donne un prix aux vertus, et sied à la valeur.
 Vous sentez que ma fille, au sortir de l'enfance,
 Dans nos temps orageux de trouble et de malheur,
 Par sa mère élevée à la cour de Byzance,
 Pourrait s'effaroucher de ce sévère accueil,
 Qui tient de la rudesse et ressemble à l'orgueil.
 Pardonnez aux avis d'un vieillard et d'un père.

195

200

ORBASSAN

Vous-même pardonnez à mon humeur austère :
 Élevé dans nos camps, je préférerai toujours
 À ce mérite faux des politesses vaines,
 À cet art de flatter, à cet esprit des cours,
 La grossière vertu des mœurs républicaines :
 Mais je sais respecter la naissance et le rang
 D'un estimable objet formé de votre sang ;
 Je prétends par mes soins mériter qu'elle m'aime,
 Vous regarder en elle, et m'honorer moi-même.

205

210

ARGIRE

Par mon ordre en ces lieux elle avance vers nous.

SCÈNE III

Argire, Orbassan, Aménaïde.

ARGIRE

Le bien de cet état, les voix de Syracuse,
Votre père, le ciel, vous donnent un époux ; 215
Leurs ordres réunis ne souffrent point d'excuse.
Ce noble chevalier, qui se rejoint à moi,
Aujourd'hui par ma bouche a reçu votre foi.
Vous connaissez son nom, son rang, sa renommée ;
Puissant dans Syracuse, il commande l'armée ; 220
Tous les droits de Tancrède entre ses mains remis...

AMÉNAÏDE

De Tancrède !

ARGIRE

À mes yeux sont le moins digne prix
Qui relève l'éclat d'une telle alliance.

ORBASSAN

Elle m'honore assez, seigneur ; et sa présence 225
Rend plus cher à mon coeur le don que je reçois.
Puissé-je, en méritant vos bontés et son choix,
Du bonheur de tous trois confirmer l'espérance !

AMÉNAÏDE

Mon père, en tous les temps je sais que votre coeur
Sentit tous mes chagrins et voulut mon bonheur. 230
Votre choix me destine un héros en partage ;

Et quand ces longs débats qui troublèrent vos jours,
 Grâce à votre sagesse, ont terminé leur cours,
 Du noeud qui vous rejoint votre fille est le gage ;
 D'une telle union je conçois l'avantage. 235
 Orbassan permettra que ce coeur étonné,
 Qu'opprima dès l'enfance un sort toujours contraire,
 Par ce changement même au trouble abandonné,
 Se recueille un moment dans le sein de son père.

ORBASSAN

Vous le devez, madame ; et, loin de m'opposer 240
 À de tels sentiments, dignes de mon estime,
 Loin de vous détourner d'un soin si légitime,
 Des droits que j'ai sur vous je craindrais d'abuser.
 J'ai quitté nos guerriers, je revole à leur tête :
 C'est peu d'un tel hymen, il le faut mériter ; 245
 La victoire en rend digne, et j'ose me flatter
 Que bientôt des lauriers en orneront la fête.

SCÈNE IV

Argire, Aménaïde.

ARGIRE

Vous semblez interdite, et vos yeux pleins d'effroi,
 De larmes obscurcis, se détournent de moi ;
 Vos soupirs étouffés semblent me faire injure : 250
 La bouche obéit mal lorsque le coeur murmure.

AMÉNAÏDE

Seigneur, je l'avouerai, je ne m'attendais pas

Qu'après tant de malheurs et de si longs débats,
 Le parti d'Orbassan dût être un jour le vôtre ;
 Que mes tremblantes mains uniraient l'un et l'autre, 255
 Et que votre ennemi dût passer dans mes bras.
 Je n'oublierai jamais que la guerre civile
 Dans vos propres foyers vous priva d'un asile ;
 Que ma mère, à regret évitant le danger,
 Chercha loin de nos murs un rivage étranger ; 260
 Que des bras paternels avec elle arrachée,
 À ses tristes destins dans Byzance attachée,
 J'ai partagé longtemps les maux qu'elle a soufferts.
 Au sortir du berceau j'ai connu les revers :
 J'appris sous une mère abandonnée, errante, 265
 À supporter l'exil et le sort des proscrits,
 L'accueil impérieux d'une cour arrogante,
 Et la fausse pitié, pire que le mépris.
 Dans un sort avili noblement élevée,
 De ma mère bientôt cruellement privée, 270
 Je me vis seule au monde, en proie à mon effroi,
 Roseau faible et tremblant, n'ayant d'appui que moi.
 Votre destin changea. Syracuse en alarmes
 Vous remit dans vos biens, vous rendit vos honneurs,
 Se reposa sur vous du destin de ses armes, 275
 Et de ses murs sanglants repoussa ses vainqueurs.
 Dans le sein paternel je me vis rappelée ;
 Un malheur inouï m'en avait exilée :
 Peut-être j'y reviens pour un malheur nouveau.
 Vos mains de mon hymen allument le flambeau. 280
 Je sais quel intérêt, quel espoir vous anime ;
 Mais de vos ennemis je me vis la victime :
 Je suis enfin la vôtre ; et ce jour dangereux
 Peut-être de nos jours sera le plus affreux.

ARGIRE

Il sera fortuné, c'est à vous de m'en croire. 285
Je vous aime, ma fille, et j'aime votre gloire.
On a trop murmuré quand ce fier Solamir,
Pour le prix de la paix qu'il venait nous offrir,
Osa me proposer de l'accepter pour gendre ;
Je vous donne au héros qui marche contre lui, 290
Au plus grand des guerriers armés pour nous défendre,
Autrefois mon émule, à présent notre appui.

AMÉNAÏDE

Quel appui ! Vous vantez sa superbe fortune ;
Mes vœux plus modérés la voudraient plus commune.
Je voudrais qu'un héros si fier et si puissant 295
N'eût point, pour s'agrandir, dépouillé l'innocent.

ARGIRE

Du conseil, il est vrai, la prudence sévère
Veut punir dans Tancrède une race étrangère :
Elle abusa longtemps de son autorité ;
Elle a trop d'ennemis. 300

AMÉNAÏDE

Seigneur, ou je m'abuse,
Ou Tancrède est encore aimé dans Syracuse.

ARGIRE

Nous rendons tous justice à son coeur indompté.
Sa valeur a, dit-on, subjugué l'Illyrie ;
Mais plus il a servi sous l'aigle des césars, 305

Moins il doit espérer de revoir sa patrie :
Il est par un décret chassé de nos remparts.

AMÉNAÏDE

Pour jamais ! Lui ? Tancrede ?

ARGIRE

Oui, l'on craint sa présence ;
Et si vous l'avez vu dans les murs de Byzance,
Vous savez qu'il nous hait.

310

AMÉNAÏDE

Je ne le croyais pas.
Ma mère avait pensé qu'il pouvait être encore
L'appui de Syracuse et le vainqueur du maure ;
Et lorsque dans ces lieux des citoyens ingrats
Pour ce fier Orbassan contre vous s'animèrent,
Qu'ils ravirent vos biens, et qu'ils vous opprimèrent,
Tancrede aurait pour vous affronté le trépas.
C'est tout ce que j'ai su.

315

ARGIRE

C'est trop, Aménaïde :
Rendez-vous aux conseils d'un père qui vous guide ;
Conformez-vous au temps, conformez-vous aux lieux.
Solamir et Tancrede, et la cour de Byzance,
Sont tous également en horreur à nos yeux.
Votre bonheur dépend de votre complaisance.
J'ai pendant soixante ans combattu pour l'état ;
Je le servis injuste, et le chéris ingrat :
Je dois penser ainsi jusqu'à ma dernière heure.

320

325

Prenez mes sentiments ; et, devant que je meure,
 Consolez mes vieux ans dont vous faites l'espoir.
 Je suis prêt à finir une vie orageuse :
 La vôtre doit couler sous les lois du devoir,
 Et je mourrai content si vous vivez heureuse.

330

AMÉNAÏDE

Ah, seigneur ! Croyez-moi, parlez moins de bonheur.
 Je ne regrette point la cour d'un empereur.
 Je vous ai consacré mes sentiments, ma vie ;
 Mais, pour en disposer, attendez quelques jours.
 Au crédit d'Orbassan trop d'intérêt vous lie :
 Ce crédit si vanté doit-il durer toujours ?
 Il peut tomber, tout change, et ce héros peut-être
 S'est trop tôt déclaré votre gendre et mon maître.

335

340

ARGIRE

Comment ? Que dites-vous ?

AMÉNAÏDE

Cette témérité
 Vous offense peut-être, et vous semble une injure.
 Je sais que dans les cours mon sexe plus flatté
 Dans votre république a moins de liberté :
 À Byzance on le sert ; ici la loi plus dure
 Veut de l'obéissance et défend le murmure.
 Les musulmans altiers, trop longtemps vos vainqueurs,
 Ont changé la Sicile, ont endurci vos moeurs :
 Mais qui peut altérer vos bontés paternelles ?

345

350

ARGIRE

Vous seule, vous, ma fille, en abusant trop d'elles.
De tout ce que j'entends mon esprit est confus :
J'ai permis vos délais, mais non pas vos refus.
La loi ne peut plus rompre un noeud si légitime :
La parole est donnée, y manquer est un crime.
Vous me l'avez bien dit, je suis né malheureux :
Jamais aucun succès n'a couronné mes vœux.
Tous les jours de ma vie ont été des orages.
Dieu puissant ! Détournez ces funestes présages ;
Et puisse Aménaïde, en formant ces liens,
Se préparer des jours moins tristes que les miens !

355

360

SCÈNE V

AMÉNAÏDE

Tancrède, cher amant ! Moi, j'aurais la faiblesse
De trahir mes serments pour ton persécuteur !
Plus cruelle que lui, perfide avec bassesse,
Partageant ta dépouille avec cet oppresseur,
Je pourrais...

365

SCÈNE VI

Aménaïde, Fanie.

AMÉNAÏDE

Viens, approche, ô ma chère Fanie !
Vois le trait détesté qui m'arrache la vie.
Orbassan par mon père est nommé mon époux !

370

FANIE

Je sens combien cet ordre est douloureux pour vous.
 J'ai vu vos sentiments, j'en ai connu la force.
 Le sort n'eut point de traits, la cour n'eut point d'amorce,
 Qui pussent arrêter ou détourner vos pas, 375
 Quand la route par vous fut une fois choisie.
 Votre coeur s'est donné, c'est pour toute la vie.
 Tancrède et Solamir, touchés de vos appas,
 Dans la cour des césars en secret soupirèrent :
 Mais celui que vos yeux justement distinguèrent,
 Qui seul obtint vos vœux, qui sut les mériter, 380
 En sera toujours digne ; et, puisque dans Byzance
 Sur le fier Solamir il eut la préférence,
 Orbassan dans ces lieux ne pourra l'emporter :
 Votre âme est trop constante.

AMÉNAÏDE

Ah ! Tu n'en peux douter. 385
 On dépouille Tancrède, on l'exile, on l'outrage :
 C'est le sort d'un héros d'être persécuté ;
 Je sens que c'est le mien de l'aimer davantage.
 Écoute : dans ces murs Tancrède est regretté ;
 Le peuple le chérit. 390

FANIE

Banni dans son enfance,
 De son père oublié les fastueux amis
 Ont bientôt à son sort abandonné le fils.
 Peu de coeurs comme vous tiennent contre l'absence.
 À leurs seuls intérêts les grands sont attachés. 395
 Le peuple est plus sensible.

AMÉNAÏDE

Il est aussi plus juste.

FANIE

Mais il est asservi : nos amis sont cachés ;
Aucun n'ose parler pour ce proscrit auguste.
Un sénat tyrannique est ici tout puissant.

400

AMÉNAÏDE

Oui, je sais qu'il peut tout quand Tancrède est absent.

FANIE

S'il pouvait se montrer, j'espérerais encore ;
Mais il est loin de vous.

(À Fanie.)

AMÉNAÏDE

Juste ciel ! Je t'implore !
Je me confie à toi. Tancrède n'est pas loin ;
Et quand de l'écarter on prend l'indigne soin,
Lorsque la tyrannie au comble est parvenue,
Il est temps qu'il paraisse, et qu'on tremble à sa vue.
Tancrède est dans Messine.

405

FANIE

Est-il vrai ? Justes cieux !
Et cet indigne hymen est formé sous ses yeux !

410

AMÉNAÏDE

Il ne le sera pas... non, Fanie ; et peut-être
Mes oppresseurs et moi nous n'aurons plus qu'un maître.
Viens... je t'apprendrai tout... mais il faut tout oser :
Le joug est trop honteux : ma main doit le briser. 415
La persécution enhardit ma faiblesse.
Le trahir est un crime, obéir est bassesse.
S'il vient, c'est pour moi seule, et je l'ai mérité :
Et moi, timide esclave à son tyran promise,
Victime malheureuse indignement soumise, 420
Je mettrais mon devoir dans l'infidélité !
Non ; l'amour à mon sexe inspire le courage :
C'est à moi de hâter ce fortuné retour ;
Et s'il est des dangers que ma crainte envisage,
Ces dangers me sont chers ; ils naissent de l'amour. 425

ACTE II

SCÈNE I

Aménaïde, Fanie.

(À Fanie, qui entre.)

AMÉNAÏDE

Où porté-je mes pas ? ... d'où vient que je frissonne ?
Moi, des remords ! ... Qui ? Moi ! Le crime seul les donne...
Ma cause est juste... ô cieux ! Protégez mes desseins !
Allons, rassurons-nous... suis-je en tout obéie ?

FANIE

Votre esclave est parti ; la lettre est dans ses mains.

430

AMÉNAÏDE

Il est maître, il est vrai, du secret de ma vie ;
Mais je connais son zèle : il m'a toujours servie.
On doit tout quelquefois au dernier des humains.
Né d'aïeux musulmans chez les syracusains,
Instruit dans les deux lois et dans les deux langages,
Du camp des sarrasins il connaît les passages,
Et des monts de l'Etna les plus secrets chemins.

435

C'est lui qui découvrit, par une course utile,
 Que Tancrède en secret a revu la Sicile ;
 C'est lui par qui le ciel veut changer mes destins. 440
 Ma lettre, par ses soins remise aux mains d'un maure,
 Dans Messine demain doit être avant l'aurore.
 Des maures et des grecs les besoins mutuels
 Ont toujours conservé, dans cette longue guerre,
 Une correspondance à tous deux nécessaire ; 445
 Tant la nature unit les malheureux mortels !

FANIE

Ce pas est dangereux ; mais le nom de Tancrède,
 Ce nom si redoutable, à qui tout autre cède,
 Et qu'ici nos tyrans ont toujours en horreur,
 Ce beau nom que l'amour grava dans votre coeur, 450
 N'est point dans cette lettre à Tancrède adressée.
 Si vous l'avez toujours présent à la pensée,
 Vous avez su du moins le taire en écrivant.
 Au camp des sarrasins votre lettre portée
 Vainement serait lue ou serait arrêtée. 455
 Enfin, jamais l'amour ne fut moins imprudent,
 Ne sut mieux se voiler dans l'ombre du mystère,
 Et ne fut plus hardi sans être téméraire.
 Je ne puis cependant vous cacher mon effroi.

AMÉNAÏDE

Le ciel jusqu'à présent semble veiller sur moi ; 460
 Il ramène Tancrède, et tu veux que je tremble ?

FANIE

Hélas ! Qu'en d'autres lieux sa bonté vous rassemble.
 La haine et l'intérêt s'arment trop contre lui :

Tout son parti se tait ; qui sera son appui ?

AMÉNAÏDE

Sa gloire. Qu'il se montre, il deviendra le maître.
Un héros qu'on opprime attendrit tous les coeurs ;
Il les anime tous, quand il vient à paraître.

465

FANIE

Son rival est à craindre.

AMÉNAÏDE

Ah ! Combats ces terreurs,
Et ne m'en donne point. Souviens-toi que ma mère
Nous unit l'un et l'autre à ses derniers moments ;
Que Tancrède est à moi, qu'aucune loi contraire
Ne peut rien sur nos vœux et sur nos sentiments.
Hélas ! Nous regrettions cette île si funeste,
Dans le sein de la gloire et des murs des césars ;
Vers ces champs trop aimés qu'aujourd'hui je déteste,
Nous tournions tristement nos avides regards.
J'étais loin de penser que le sort qui m'obsède
Me gardât pour époux l'oppresser de Tancrède,
Et que j'aurais pour dot l'exécration présent
Des biens qu'un ravisseur enlève à mon amant.
Il faut l'instruire au moins d'une telle injustice ;
Qu'il apprenne de moi sa perte et mon supplice ;
Qu'il hâte son retour et défende ses droits.
Pour venger un héros, je fais ce que je dois.
Ah ! Si je le pouvais, j'en ferais davantage.
J'aime, je crains un père et respecte son âge ;
Mais je voudrais armer nos peuples soulevés
Contre cet Orbassan qui nous a captivés.

470

475

480

485

D'un brave chevalier sa conduite est indigne : 490
 Intéressé, cruel, il prétend à l'honneur !
 Il croit d'un peuple libre être le protecteur !
 Il ordonne ma honte, et mon père la signe !
 Et je dois la subir, et je dois me livrer
 Au maître impérieux qui pense m'honorer ! 495
 Hélas ! Dans Syracuse on hait la tyrannie ;
 Mais la plus exécration et la plus impunie
 Est celle qui commande et la haine et l'amour,
 Et qui veut nous forcer de changer en un jour.
 Le sort en est jeté. 500

FANIE

Vous aviez paru craindre.

AMÉNAÏDE

Je ne crains plus.

FANIE

On dit qu'un arrêt redouté
 Contre Tancrède même est aujourd'hui porté :
 Il y va de la vie à qui le veut enfreindre. 505

AMÉNAÏDE

Je le sais ; mon esprit en fut épouvanté :
 Mais l'amour est bien faible alors qu'il est timide.
 J'adore, tu le sais, un héros intrépide ;
 Comme lui je dois l'être.

FANIE

Une loi de rigueur 510

Contre vous, après tout, serait-elle écoutée ?
Pour effrayer le peuple elle paraît dictée.

AMÉNAÏDE

Elle attaque Tancrede ; elle me fait horreur.
Que cette loi jalouse est digne de nos maîtres !
Ce n'était point ainsi que ses braves ancêtres, 515
Ces généreux français, ces illustres vainqueurs,
Subjuguèrent l'Italie et conquéraient des coeurs.
On aimait leur franchise, on redoutait leurs armes ;
Les soupçons n'entraient point dans leurs esprits altiers.
L'honneur avait uni tous ces grands chevaliers : 520
Chez les seuls ennemis ils portaient les alarmes ;
Et le peuple, amoureux de leur autorité,
Combattait pour leur gloire et pour sa liberté.
Ils abaissaient les grecs, ils triomphaient du maure.
Aujourd'hui je ne vois qu'un sénat ombrageux, 525
Toujours en défiance, et toujours orageux,
Qui lui-même se craint, et que le peuple abhorre.
Je ne sais si mon coeur est trop plein de ses feux ;
Trop de prévention peut-être me possède ;
Mais je ne puis souffrir ce qui n'est pas Tancrede : 530
La foule des humains n'existe point pour moi ;
Son nom seul en ces lieux dissipe mon effroi,
Et tous ses ennemis irritent ma colère.

SCÈNE II

Aménaïde, Fanie, sur le devant ; Argire, Les chevaliers, au fond.

(À sa fille, avec des sanglots mêlés de colère.)

ARGIRE

Chevaliers... je succombe à cet excès d'horreur.
Ah ! J'espérais du moins mourir sans déshonneur.
Retirez-vous !... Sortez.

535

AMÉNAÏDE

Qu'entends-je ? Vous, mon père !

ARGIRE

Moi, ton père !... Est-ce à toi de prononcer ce nom,
Quand tu trahis ton sang, ton pays, ta maison ?
Aménaïde, faisant un pas, appuyée sur Fanie.
Je suis perdue !...

540

ARGIRE

Arrête... ah, trop chère victime !
Qu'as-tu fait ? ...

AMÉNAÏDE *(pleurant)*

Nos malheurs...

ARGIRE

Pleures-tu sur ton crime ?

545

AMÉNAÏDE

Je n'en ai point commis.

ARGIRE

Quoi ! Tu démens ton seing ?

AMÉNAÏDE

Non...

ARGIRE

Tu vois que le crime est écrit de ta main.
Tout sert à m'accabler, tout sert à te confondre.
Ma fille ! ... Il est donc vrai ?... Tu n'oses me répondre.
Laisse au moins dans le doute un père au désespoir.
J'ai vécu trop longtemps... Qu'as-tu fait ? ...

550

AMÉNAÏDE

Mon devoir.
Aviez-vous fait le vôtre ?

555

ARGIRE

Ah ! C'en est trop, cruelle :
Oses-tu te vanter d'être si criminelle ?
Laisse-moi, malheureuse ; ôte-toi de ces lieux :
Va, sors... une autre main saura fermer mes yeux.
Aménaïde sort presque évanouie entre les bras de

560

FANIE

Je me meurs.

SCÈNE III

Argire, les chevaliers.

ARGIRE

Mes amis, dans une telle injure...
Après son aveu même... Après ce crime affreux...
Excusez d'un vieillard les sanglots douloureux...
Je dois tout à l'état... mais tout à la nature. 565
Vous n'exigerez pas qu'un père malheureux
À vos sévères lois mêle sa voix tremblante.
Aménaïde, hélas ! Ne peut être innocente ;
Mais signer à la fois mon opprobre et sa mort,
Vous ne le voulez pas... c'est un barbare effort : 570
La nature en frémit, et j'en suis incapable.

LORÉDAN

Nous plaignons tous, seigneur, un père respectable ;
Nous sentons sa blessure, et craignons de l'aigrir :
Mais vous-même avez vu cette lettre coupable ;
L'esclave la portait au camp de Solamir ; 575
Après de ce camp même on a surpris le traître,
Et l'insolent arabe a pu le voir punir.
Ses odieux desseins n'ont que trop su paraître.
L'état était perdu. Nos dangers, nos serments,
Ne souffrent point de nous de vains ménagements : 580
Les lois n'écoutent point la pitié paternelle ;
L'état parle, il suffit.

(Il sort.)

ARGIRE

Seigneur, je vous entends.
Je sais ce qu'on prépare à cette criminelle,
Mais elle était ma fille... et voilà son époux...
Je cède à ma douleur... je m'abandonne à vous...
Il ne me reste plus qu'à mourir avant elle.

585

SCÈNE IV

Les chevaliers.

(À Orbassan.)

CATANE

Déjà de la saisir l'ordre est donné par nous.
Sans doute il est affreux de voir tant de noblesse,
Les grâces, les attraits, la plus tendre jeunesse,
L'espoir de deux maisons, le destin le plus beau,
Par le dernier supplice enfermés au tombeau.
Mais telle est parmi nous la loi de l'hyménée ;
C'est la religion lâchement profanée,
C'est la patrie enfin que nous devons venger.
L'infidèle en nos murs appelle l'étranger !
La Grèce et la Sicile ont vu des citoyennes,
Renonçant à leur gloire, au titre de chrétiennes,
Abandonner nos lois pour ces fiers musulmans,
Vainqueurs de tous côtés, et partout nos tyrans :
Mais que d'un chevalier la fille respectée,
Sur le point d'être à vous et marchant à l'autel,
Exécute un complot si lâche et si cruel !
De ce crime nouveau Syracuse infectée
Veut de notre justice un exemple éternel.

590

595

600

605

LORÉDAN

Je l'avoue en tremblant, sa mort est légitime :
 Plus sa race est illustre, et plus grand est le crime.
 On sait de Solamir l'espoir ambitieux ;
 On connaît ses desseins, son amour téméraire,
 Ce malheureux talent de tromper et de plaire, 610
 D'imposer aux esprits et d'éblouir les yeux.
 C'est à lui que s'adresse un écrit si funeste :
 « régnez dans nos états. » ces mots trop odieux
 Nous révèlent assez un complot manifeste.
 Pour l'honneur d'Orbassan je supprime le reste ; 615
 Il nous ferait rougir. Quel est le chevalier
 Qui daignera jamais, suivant l'antique usage,
 Pour ce coupable objet signaler son courage,
 Et hasarder sa gloire à le justifier ?

CATANE

Orbassan, comme vous nous sentons votre injure ; 620
 Nous allons l'effacer au milieu des combats.
 Le crime rompt l'hymen : oubliez la parjure.
 Son supplice vous venge, et ne vous flétrit pas.

ORBASSAN

Il me consterne au moins... et coupable ou fidèle,
 Sa main me fut promise... on approche... c'est elle 625
 Qu'au séjour des forfaits conduisent des soldats...
 Cette honte m'indigne autant qu'elle m'offense :
 Laissez-moi lui parler.

SCÈNE V

Les chevaliers, sur le devant ; Aménaïde, au fond, entourée de gardes.

AMÉNAÏDE *(dans le fond)*

Ô céleste puissance,
Ne m'abandonnez point dans ces moments affreux !
Grand Dieu ! Vous connaissez l'objet de tous mes vœux ;
Vous connaissez mon cœur : est-il donc si coupable ?

630

CATANE

Vous voulez voir encor cet objet condamnable ?

ORBASSAN

Oui, je le veux.

CATANE

Sortons. Parlez-lui ; mais songez
Que les lois, les autels, l'honneur sont outragés :
Syracuse à regret exige une victime.

635

ORBASSAN

Je le sais comme vous : un même soin m'anime.
Éloignez-vous, soldats.

SCÈNE VI

Aménaïde, Orbassan.

AMÉNAÏDE

Qu'osez-vous attenter ?
À mes derniers moments venez-vous insulter ?

640

ORBASSAN

Ma fierté jusque-là ne peut être avilie.
Je vous donnais ma main, je vous avais choisie ;
Peut-être l'amour même avait dicté ce choix.
Je ne sais si mon coeur s'en souviendrait encore,
Ou s'il est indigné d'avoir connu ses lois ;
Mais il ne peut souffrir ce qui le déshonore.
Je ne veux point penser qu'Orbassan soit trahi
Pour un chef étranger, pour un chef ennemi,
Pour un de ces tyrans que notre culte abhorre :
Ce crime est trop indigne, il est trop énoï :
Et pour vous, pour l'état, et surtout pour ma gloire,
Je veux fermer les yeux et prétends ne rien croire.
Syracuse aujourd'hui voit en moi votre époux :
Ce titre me suffit ; je me respecte en vous ;
Ma gloire est offensée, et je prends sa défense.
Les lois des chevaliers ordonnent ces combats ;
Le jugement de Dieu dépend de notre bras ;
C'est le glaive qui juge et qui fait l'innocence.
Je suis prêt.

645

650

655

660

AMÉNAÏDE

Vous ?

ORBASSAN

Moi seul ; et j'ose me flatter
 Qu'après cette démarche, après cette entreprise
 (Qu'aux yeux de tout guerrier mon honneur autorise),
 Un coeur qui m'était dû me saura mériter. 665
 Je n'examine point si votre âme surprise
 Ou par mes ennemis, ou par un séducteur,
 Un moment aveuglée eut un moment d'erreur,
 Si votre aversion fuyait mon hyménée.
 Les bienfaits peuvent tout sur une âme bien née ; 670
 La vertu s'affermir par un remords heureux.
 Je suis sûr, en un mot, de l'honneur de tous deux.
 Mais ce n'est point assez : j'ai le droit de prétendre
 (Soit fierté, soit amour) un sentiment plus tendre.
 Les lois veulent ici des serments solennels ; 675
 J'en exige un de vous, non tel que la contrainte
 En dicte à la faiblesse, en impose à la crainte,
 Qu'en se trompant soi-même on prodigue aux autels :
 À ma franchise altière il faut parler sans feinte :
 Prononcez. Mon coeur s'ouvre, et mon bras est armé. 680
 Je puis mourir pour vous, mais je dois être aimé.

AMÉNAÏDE

Dans l'abîme effroyable où je suis descendue,
 À peine avec horreur à moi-même rendue,
 Cet effort généreux, que je n'attendais pas,
 Porte le dernier coup à mon âme éperdue, 685
 Et me plonge au tombeau qui s'ouvrirait sous mes pas.
 Vous me forcez, seigneur, à la reconnaissance ;
 Et, tout près du sépulcre où l'on va m'enfermer,
 Mon dernier sentiment est de vous estimer.
 Connaissez-moi ; sachez que mon coeur vous offense ; 690

Mais je n'ai point trahi ma gloire et mon pays :
 Je ne vous trahis point : je n'avais rien promis.
 Mon âme envers la vôtre est assez criminelle ;
 Sachez qu'elle est ingrate, et non pas infidèle...
 Je ne peux vous aimer ; je ne peux à ce prix 695
 Accepter un combat pour ma cause entrepris.
 Je sais de votre loi la dureté barbare,
 Celle de mes tyrans, la mort qu'on me prépare.
 Je ne me vante point du fastueux effort
 De voir, sans m'alarmer, les apprêts de ma mort... 700
 Je regrette la vie... elle dut m'être chère.
 Je pleure mon destin, je gémis sur mon père ;
 Mais, malgré ma faiblesse, et malgré mon effroi,
 Je ne puis vous tromper, n'attendez rien de moi.
 Je vous parais coupable après un tel outrage ; 705
 Mais ce coeur, croyez-moi, le serait davantage,
 Si jusqu'à vous complaire il pouvait s'oublier.
 Je ne veux (pardonnez à ce triste langage)
 De vous pour mon époux ni pour mon chevalier.
 J'ai prononcé ; jugez, et vengez votre offense. 710

ORBASSAN

Je me borne, madame, à venger mon pays,
 À dédaigner l'audace, à braver le mépris,
 À l'oublier. Mon bras prenait votre défense :
 Mais quitte envers ma gloire, aussi bien qu'envers vous,
 Je ne suis plus qu'un juge à son devoir fidèle, 715
 Soumis à la loi seule, insensible comme elle,
 Et qui ne doit sentir ni regrets ni courroux.

SCÈNE VII

Aménaïde ; soldats, dans l'enfoncement.

(À Fanie, qui entre.)

(Fanie lui baise la main en pleurant, et Aménaïde l'embrasse.)

AMÉNAÏDE

J'ai donc dicté l'arrêt... Et je me sacrifie !
Ô toi, seul des humains qui méritas ma foi,
Toi, pour qui je mourrai, pour qui j'aimais la vie, 720
Je suis donc condamnée !... Oui, je le suis pour toi ;
Allons... je l'ai voulu... Mais tant d'ignominie,
Mais un père accablé, dont les jours vont finir !
Des liens, des bourreaux... Ces apprêts d'infamie !
Ô mort ! Affreuse mort ! Puis-je vous soutenir ? 725
Tourments, trépas honteux... Tout mon courage cède...
Non, il n'est point de honte en mourant pour Tancrède.
On peut m'ôter le jour, et non pas me punir.
Quoi ! Je meurs en coupable !... Un père, une patrie !
Je les servais tous deux, et tous deux m'ont flétrie ! 730
Et je n'aurai pour moi, dans ces moments d'horreur,
Que mon seul témoignage, et la voix de mon coeur !
Quels moments pour Tancrède ! Ô ma chère Fanie !
La douceur de te voir ne m'est donc point ravie !

FANIE

Que ne puis-je avant vous expirer en ces lieux ! 735

(Les gardes qui étaient dans le fond s'avancent pour l'emmener.)

AMÉNAÏDE

Ah !... Je vois s'avancer ces monstres odieux...
Porte un jour au héros à qui j'étais unie
Mes derniers sentiments et mes derniers adieux,
Fanie... Il apprendra si je lui fus fidèle.
Je coûterai du moins des larmes à ses yeux ;
Je ne meurs que pour lui... Ma mort est moins cruelle.

740

ACTE III

SCÈNE I

Tancrede, suivi de deux écuyers qui portent sa lance, son écu, etc. ; Aldamon.

TANCRÈDE

À tous les coeurs bien nés que la patrie est chère !
Qu'avec ravissement je revois ce séjour !
Cher et brave Aldamon, digne ami de mon père,
C'est toi dont l'heureux zèle a servi mon retour.
Que Tancrede est heureux ! Que ce jour m'est prospère !
Tout mon sort est changé. Cher ami, je te dois
Plus que je n'ose dire, et plus que tu ne crois.

745

ALDAMON

Seigneur, c'est trop vanter mes services vulgaires,
Et c'est trop relever un sort tel que le mien ;
Je ne suis qu'un soldat, un simple citoyen...

750

TANCRÈDE

Je le suis comme vous : les citoyens sont frères.

ALDAMON

Deux ans dans l'orient sous vous j'ai combattu ;

Je vous vis effacer l'éclat de vos ancêtres ;
 J'admirai d'assez près votre haute vertu ;
 C'est là mon seul mérite. élevé par mes maîtres,
 Né dans votre maison, je vous suis asservi.
 Je dois...

755

TANCRÈDE

Vous ne devez être que mon ami.
 Voilà donc ces remparts que je voulais défendre,
 Ces murs toujours sacrés pour le coeur le plus tendre,
 Ces murs qui m'ont vu naître, et dont je suis banni !
 Apprends-moi dans quels lieux respire Aménaïde.

760

ALDAMON

Dans ce palais antique où son père réside ;
 Cette place y conduit : plus loin vous contemplez
 Ce tribunal auguste, où l'on voit assemblés
 Ces vaillants chevaliers, ce sénat intrépide,
 Qui font les lois du peuple et combattent pour lui,
 Et qui vaincraient toujours le musulman perfide,
 S'ils ne s'étaient privés de leur plus grand appui.
 Voilà leurs boucliers, leurs lances, leurs devises,
 Dont la pompe guerrière annonce aux nations
 La splendeur de leurs faits, leurs nobles entreprises.
 Votre nom seul ici manquait à ces grands noms.

765

770

(À ses écuyers.)

(Les écuyers suspendent ses armes aux places vides, au milieu des autres trophées.)

(À Aldamon.)

TANCRÈDE

Que ce nom soit caché, puisqu'on le persécute ; 775
 Peut-être en d'autres lieux il est célèbre assez.
 Vous, qu'on suspende ici mes chiffres effacés ;
 Aux fureurs des partis qu'ils ne soient plus en butte ;
 Que mes armes sans faste, emblème des douleurs,
 Telles que je les porte au milieu des batailles, 780
 Ce simple bouclier, ce casque sans couleurs,
 Soient attachés sans pompe à ces tristes murailles.
 Conservez ma devise, elle est chère à mon coeur ;
 Elle a dans mes combats soutenu ma vaillance ;
 Elle a conduit mes pas et fait mon espérance ; 785
 Les mots en sont sacrés : c'est l'amour et L'honneur .
 Lorsque les chevaliers descendront dans la place,
 Vous direz qu'un guerrier, qui veut être inconnu,
 Pour les suivre au combat dans leurs murs est venu,
 Et qu'à les imiter il borne son audace. 790
 Quel est leur chef, ami ?

ALDAMON

Ce fut depuis trois ans,
 Comme vous l'avez su, le respectable Argire.

TANCRÈDE (à part)

Père d'Aménaïde ! ...

ALDAMON

On le vit trop longtemps 795
 Succomber au parti dont nous craignons l'empire.
 Il reprit à la fin sa juste autorité :
 On respecte son rang, son nom, sa probité ;

Mais l'âge l'affaiblit. Orbassan lui succède.

TANCRÈDE

Orbassan ! L'ennemi, l'opresseur de Tancrède ! 800
 Ami, quel est le bruit répandu dans ces lieux ?
 Ah ! Parle, est-il bien vrai que cet audacieux
 D'un père trop facile ait surpris la faiblesse,
 Que de son alliance il ait eu la promesse,
 Que sur Aménaïde il ait levé les yeux, 805
 Qu'il ait osé prétendre à s'unir avec elle ?

ALDAMON

Hier confusément j'en appris la nouvelle.
 Pour moi, loin de la ville, établi dans ce fort
 Où je vous ai reçu, grâce à mon heureux sort,
 À mon poste attaché, j'avouerai que j'ignore 810
 Ce qu'on a fait depuis dans ces murs que j'abhorre ;
 On vous y persécute, ils sont affreux pour moi.

TANCRÈDE

Cher ami, tout mon coeur s'abandonne à ta foi ;
 Cours chez Aménaïde, et parais devant elle ;
 Dis-lui qu'un inconnu, brûlant du plus beau zèle 815
 Pour l'honneur de son sang, pour son auguste nom,
 Pour les prospérités de sa noble maison,
 Attaché dès l'enfance à sa mère, à sa race,
 D'un entretien secret lui demande la grâce.

ALDAMON

Seigneur, dans sa maison j'eus toujours quelque accès ; 820
 On y voit avec joie, on accueille, on honore

Tous ceux qu'à votre nom le zèle attache encore.
 Plût au ciel qu'on eût vu le pur sang des français
 Uni dans la Sicile au noble sang d'Argire !
 Quel que soit le dessein, seigneur, qui vous inspire,
 Puisque vous m'envoyez, je répons du succès.

825

SCÈNE II

Tancrede, ses écuyers, au fond.

TANCRÈDE

Il sera favorable ; et ce ciel qui me guide,
 Ce ciel qui me ramène aux pieds d'Aménaïde,
 Et qui dans tous les temps accorda sa faveur
 Au véritable amour, au véritable honneur,
 Ce ciel qui m'a conduit dans les tentes du maure,
 Parmi mes ennemis soutient ma cause encore.
 Aménaïde m'aime, et son coeur me répond
 Que le mien dans ces lieux ne peut craindre un affront.
 Loin des camps des césars et loin de l'Illyrie,
 Je viens enfin pour elle au sein de ma patrie,
 De ma patrie ingrate, et qui, dans mon malheur,
 Après Aménaïde est si chère à mon coeur !
 J'arrive : un autre ici l'obtiendrait de son père !
 Et sa fille à ce point aurait pu me trahir !
 Quel est cet Orbassan ? Quel est ce téméraire ?
 Quels sont donc les exploits dont il doit s'applaudir ?
 Qu'a-t-il fait de si grand qui le puisse enhardir
 À demander un prix qu'on doit à la vaillance,
 Qui des plus grands héros serait la récompense,
 Qui m'appartient, du moins par les droits de l'amour ?
 Avant de me l'ôter, il m'ôtera le jour.
 Après mon trépas même elle serait fidèle.

830

835

840

845

L'opresseur de mon sang ne peut régner sur elle.
Oui, ton coeur m'est connu, je n'en redoute rien,
Ma chère Aménaïde, il est tel que le mien,
Incapable d'effroi, de crainte, et d'inconstance.

850

SCÈNE III

Tancrede, Aldamon.

TANCRÈDE

Ah ! Trop heureux ami, tu sors de sa présence :
Tu vois tous mes transports ; allons, conduis mes pas.

ALDAMON

Vers ces funestes lieux, seigneur, n'avancez pas.

855

TANCRÈDE

Que me dis-tu ? Les pleurs inondent ton visage !

ALDAMON

Ah ! Fuyez pour jamais ce malheureux rivage ;
Après les attentats que ce jour a produits,
Je n'y puis demeurer, tout obscur que je suis.

TANCRÈDE

Comment ? ...

860

ALDAMON

Portez ailleurs ce courage sublime :

La gloire vous attend aux tentes des césars ;
Elle n'est point pour vous dans ces affreux remparts :
Fuyez ; vous n'y verriez que la honte et le crime.

TANCRÈDE

De quels traits inouïs viens-tu percer mon coeur ?
Qu'as-tu vu ? Que t'a dit, que fait Aménaïde ?

865

ALDAMON

J'ai trop vu vos desseins... oubliez-la, seigneur.

TANCRÈDE

Ciel ! Orbassan l'emporte ! Orbassan ! La perfide !
L'ennemi de son père, et mon persécuteur !

ALDAMON

Son père a ce matin signé cet hyménée ;
Et la pompe fatale en était ordonnée...

870

TANCRÈDE

Et je serais témoin de cet excès d'horreur !

ALDAMON

Votre dépouille ici leur fut abandonnée,
Vos biens étaient sa dot. Un rival odieux,
Seigneur, vous enlevait le bien de vos aïeux.

875

TANCRÈDE

Le lâche ! Il m'enlevait ce qu'un héros méprise.

Aménaïde, ô ciel ! En ses mains est remise ?
Elle est à lui ?

ALDAMON

Seigneur, ce sont les moindres coups
Que le ciel irrité vient de lancer sur vous.

880

TANCRÈDE

Achève donc, cruel, de m'arracher la vie ;
Achève... Parle... Hélas !

ALDAMON

Elle allait être unie
Au fier persécuteur de vos jours glorieux ;
Le flambeau de l'hymen s'allumait en ces lieux,
Lorsqu'on a reconnu quelle est sa perfidie :
C'est peu d'avoir changé, d'avoir trompé vos vœux,
L'infidèle, seigneur, vous trahissait tous deux.

885

TANCRÈDE

Pour qui ?

ALDAMON

Pour une main étrangère, ennemie,
Pour l'oppresseur altier de notre nation,
Pour Solamir.

890

TANCRÈDE

Ô ciel ! Ô trop funeste nom !
Solamir ! ... dans Byzance, il soupira pour elle :

Mais il fut dédaigné, mais je fus son vainqueur ;
 Elle n'a pu trahir ses serments et mon cœur ;
 Tant d'horreur n'entre point dans une âme si belle ;
 Elle en est incapable.

895

ALDAMON

À regret j'ai parlé ;
 Mais ce secret horrible est partout révélé.

900

TANCRÈDE

Écoute : je connais l'envie et l'imposture :
 Eh ! Quel cœur généreux échappe à leur injure !
 Proscrit dès mon berceau, nourri dans le malheur,
 Moi toujours éprouvé, moi qui suis mon ouvrage,
 Qui d'états en états ai porté mon courage,
 Qui partout de l'envie ai senti la fureur,
 Depuis que je suis né, j'ai vu la calomnie
 Exhaler les venins de sa bouche impunie,
 Chez les républicains comme à la cour des rois.
 Argire fut longtemps accusé par sa voix ;
 Il souffrit comme moi : cher ami, je m'abuse,
 Ou ce monstre odieux règne dans Syracuse ;
 Ses serpents sont nourris de ces mortels poisons
 Que dans les cœurs trompés jettent les factions.
 De l'esprit de parti je sais quelle est la rage :
 L'auguste Aménaïde en éprouve l'outrage.
 Entrons : je veux la voir, l'entendre, et m'éclairer.

905

910

915

ALDAMON

Ah ! Seigneur, arrêtez ; il faut donc tout vous dire :
 On l'arrache des bras du malheureux Argire ;
 Elle est aux fers.

920

TANCRÈDE

Qu'entends-je ?

ALDAMON

Et l'on va la livrer,
Dans cette place même, au plus affreux supplice.

TANCRÈDE

Aménaïde !

ALDAMON

Hélas ! Si c'est une justice,
Elle est bien odieuse : on ose en murmurer,
On pleure ; mais, seigneur, on se borne à pleurer.

925

TANCRÈDE

Aménaïde ! Ô cieux !... Crois-moi, ce sacrifice,
Cet horrible attentat ne s'achèvera pas.

ALDAMON

Le peuple au tribunal précipite ses pas :
Il la plaint, il gémit, en la nommant perfide ;
Et d'un cruel spectacle indignement avide,
Turbulent, curieux avec compassion,
Il s'agite en tumulte autour de la prison.
Étrange empressement de voir des misérables !
On hâte en gémissant ces moments formidables.
Ces portiques, ces lieux que vous voyez déserts,
De nombreux citoyens seront bientôt couverts.
Éloignez-vous, venez.

930

935

TANCRÈDE

Quel vieillard vénérable
Sort d'un temple en tremblant, les yeux baignés de pleurs ?
Ses suivants consternés imitent ses douleurs.

940

ALDAMON

C'est Argire, seigneur, c'est ce malheureux père...

TANCRÈDE

Retire-toi... surtout ne me découvres pas.
Que je le plains !

945

SCÈNE IV

Argire, dans un des côtés de la scène ; Tancrède, sur le devant, Aldamon, loin de lui, dans l'enfoncement.

ARGIRE

Ô ciel ! Avance mon trépas.
Ô mort ! Viens me frapper ; c'est ma seule prière.

TANCRÈDE

Noble Argire, excusez un de ces chevaliers
Qui, contre le croissant déployant leur bannière,
Dans de si saints combats vont chercher des lauriers.
Vous voyez le moins grand de ces dignes guerriers.
Je venais... pardonnez... dans l'état où vous êtes,
Si je mêle à vos pleurs mes larmes indiscrettes.

950

ARGIRE

Ah ! Vous êtes le seul qui m'osiez consoler ;
Tout le reste me fuit, ou cherche à m'accabler.
Vous-même, pardonnez à mon désordre extrême.
À qui parlé-je, hélas ?

955

TANCRÈDE

Je suis un étranger,
Plein de respect pour vous, touché comme vous-même
Honteux, et frémissant de vous interroger ;
Malheureux comme vous... ah ! Par pitié... de grâce,
Une seconde fois excusez tant d'audace.
Est-il vrai ?... Votre fille !... Est-il possible ? ...

960

ARGIRE

Hélas !
Il est trop vrai, bientôt on la mène au trépas.

965

TANCRÈDE

Elle est coupable ?

ARGIRE *(avec des soupirs et des pleurs)*

Elle est... La honte de son père.

TANCRÈDE

Votre fille !... Seigneur, nourri loin de ces lieux,
Je pensais, sur le bruit de son nom glorieux,
Que si la vertu même habitait sur la terre,
Le coeur d'Aménaïde était son sanctuaire.
Elle est coupable ! Ô jour ! Ô détestables bords !

970

Jour à jamais affreux !

ARGIRE

Ce qui me désespère,
Ce qui creuse ma tombe, et ce qui chez les morts 975
Avec plus d'amertume encor me fait descendre,
C'est qu'elle aime son crime, et qu'elle est sans remords.
Aussi nul chevalier ne cherche à la défendre :
Ils ont en gémissant signé l'arrêt mortel ;
Et, malgré notre usage antique et solennel, 980
Si vanté dans l'Europe et si cher au courage,
De défendre en champ clos le sexe qu'on outrage,
Celle qui fut ma fille à mes yeux va périr
Sans trouver un guerrier qui l'ose secourir.
Ma douleur s'en accroît, ma honte s'en augmente ; 985
Tout frémit, tout se tait, aucun ne se présente.

TANCRÈDE

Il s'en présentera, gardez-vous d'en douter.

ARGIRE

De quel espoir, seigneur, daignez-vous me flatter ?

TANCRÈDE

Il s'en présentera, non pas pour votre fille,
Elle est loin d'y prétendre et de le mériter, 990
Mais pour l'honneur sacré de sa noble famille,
Pour vous, pour votre gloire, et pour votre vertu.

ARGIRE

Vous rendez quelque vie à ce coeur abattu.

Eh ! Qui pour nous défendre entrera dans la lice ?
 Nous sommes en horreur, on est glacé d'effroi ;
 Qui daignera me tendre une main protectrice ?
 Je n'ose m'en flatter... qui combattra ?

995

TANCRÈDE

Qui ? Moi.
 Moi, dis-je ; et si le ciel seconde ma vaillance,
 Je demande de vous, seigneur, pour récompense,
 De partir à l'instant sans être retenu,
 Sans voir Aménaïde, et sans être connu.

1000

ARGIRE

Ah ! Seigneur, c'est le ciel, c'est Dieu qui vous envoie.
 Mon cœur triste et flétri ne peut goûter de joie ;
 Mais je sens que j'expire avec moins de douleur.
 Ah ! Ne puis-je savoir à qui, dans mon malheur,
 Je dois tant de respect et de reconnaissance ?
 Tout annonce à mes yeux votre haute naissance :
 Hélas ! Qui vois-je en vous ?

1005

TANCRÈDE

Vous voyez un vengeur.

1010

SCÈNE V

Orbassan, Argire, Tancrède, Chevaliers, suite.

ORBASSAN (à Argire)

L'état est en danger ; songeons à lui, seigneur.
 Nous prétendions demain sortir de nos murailles ;

Nous sommes prévenus. Ceux qui nous ont trahis
Sans doute avertissaient nos cruels ennemis.
Solamir veut tenter le destin des batailles ;
Nous marcherons à lui. Vous, si vous m'en croyez,
Dérobez à vos yeux un spectacle funeste,
Insupportable, horrible à nos sens effrayés.

1015

(Montrant Tancrede.)

ARGIRE

Il suffit, Orbassan ; tout l'espoir qui me reste
C'est d'aller expirer au milieu des combats.
Ce brave chevalier y guidera mes pas,
Et, malgré les horreurs dont ma race est flétrie,
Je périrai du moins en servant ma patrie.

1020

ORBASSAN

Des sentiments si grands sont bien dignes de vous.
Allez aux musulmans porter vos derniers coups :
Mais avant tout, fuyez cet appareil barbare,
Si peu fait pour vos yeux, et déjà qu'on prépare.
On approche.

1025

ARGIRE

Ah ! Grand dieu !

ORBASSAN

Les regards paternels
Doivent se détourner de ces objets cruels.
Ma place me retient, et mon devoir sévère
Veut qu'ici je contienne un peuple téméraire :

1030

L'inexorable loi ne sait rien ménager ;
Tout horrible qu'elle est, je la dois protéger.
Mais vous, qui n'avez point cet affreux ministère,
Qui peut vous retenir, et qui peut vous forcer
À voir couler le sang que la loi va verser ?
On vient ; éloignez-vous.

1035

TANCRÈDE (*à Argire*)

Non, demeurez, mon père.

1040

ORBASSAN

Et qui donc êtes-vous ?

TANCRÈDE

Votre ennemi, seigneur,
L'ami de ce vieillard, peut-être son vengeur,
Peut-être autant que vous à l'état nécessaire.

SCÈNE VI

La scène s'ouvre : on voit Aménaïde au milieu des gardes ; les chevaliers, le peuple, remplissent la place.

ARGIRE (*à Tancrède*)

Généreux inconnu, daignez me soutenir ;
Cachez-moi ces objets... C'est ma fille elle-même.

1045

TANCRÈDE

Quels moments pour tous trois !

(Apercevant Tancrède.)

(Elle tombe évanouie entre les gardes.)

AMÉNAÏDE

Ô justice suprême !
Toi qui vois le passé, le présent, l'avenir,
Tu lis seule en mon coeur, toi seule es équitable ; 1050
Des profanes humains la foule impitoyable
Parle et juge en aveugle, et condamne au hasard.
Chevaliers, citoyens, vous qui tous avez part
Au sanguinaire arrêť porté contre ma vie,
Ce n'est pas devant vous que je me justifie. 1055
Que ce ciel qui m'entend juge entre vous et moi.
Organes odieux d'un jugement inique,
Oui, je vous outrageais, j'ai trahi votre loi ;
Je l'avais en horreur, elle était tyrannique :
Oui, j'offensais un père, il a forcé mes vœux ; 1060
J'offensais Orbassan, qui, fier et rigoureux,
Prétendait sur mon âme une injuste puissance.
Citoyens, si la mort est due à mon offense,
Frappez, mais écoutez ; sachez tout mon malheur :
Qui va répondre à Dieu parle aux hommes sans peur. 1065
Et vous, mon père, et vous, témoin de mon supplice,
Qui ne deviez pas l'être, et de qui la justice
Aurait pu... ciel ! ô ciel ! Qui vois-je à ses côtés ?
Est-ce lui ? ... je me meurs !

(Il jette son gantelet sur la scène.)

TANCRÈDE

Ah ! Ma seule présence 1070

Est pour elle un reproche ! Il n'importe... arrêtez,
 Ministres de la mort, suspendez la vengeance ;
 Arrêtez, citoyens, j'entreprends sa défense,
 Je suis son chevalier : ce père infortuné,
 Prêt à mourir comme elle, et non moins condamné, 1075
 Daigne avouer mon bras propice à l'innocence.
 Que la seule valeur rende ici des arrêts :
 Des dignes chevaliers c'est le plus beau partage ;
 Que l'on ouvre la lice à l'honneur, au courage ;
 Que les juges du camp fassent tous les apprêts. 1080
 Toi, superbe Orbassan, c'est toi que je défie ;
 Viens mourir de mes mains ou m'arracher la vie ;
 Tes exploits et ton nom ne sont pas sans éclat ;
 Tu commandes ici, je veux t'en croire digne :
 Je jette devant toi le gage du combat. 1085
 L'oses-tu relever ?

(Il fait signe à son écuyer de ramasser le gage de bataille.)

ORBASSAN

Ton arrogance insigne
 Ne mériterait pas qu'on te fît cet honneur :
 Je le fais à moi-même ; et, consultant mon coeur,
 Respectant ce vieillard qui daigne ici t'admettre, 1090
 Je veux bien avec toi descendre à me commettre,
 Et daigner te punir de m'oser défier.
 Quel est ton rang, ton nom ? Ce simple bouclier
 Semble nous annoncer peu de marques de gloire.

TANCRÈDE

Peut-être il en aura des mains de la victoire. 1095
 Pour mon nom, je le tais, et tel est mon dessein ;
 Mais je te l'apprendrai les armes à la main.

Marchons.

ORBASSAN

Qu'à l'instant même on ouvre la barrière :
Qu'Aménaïde ici ne soit plus prisonnière 1100
Jusqu'à l'événement de ce léger combat.
Vous, sachez, compagnons, qu'en quittant la carrière,
Je marche à votre tête, et je défends l'état.
D'un combat singulier la gloire est périssable ;
Mais servir la patrie est l'honneur véritable. 1105

TANCRÈDE

Viens ; et vous, chevaliers, j'espère qu'aujourd'hui
L'état sera sauvé par d'autres que par lui.

SCÈNE VII

Argire, sur le devant ; au fond, Aménaïde, à qui l'on a ôté les fers.

AMÉNAÏDE (revenant à elle)

Ciel ! Que deviendra-t-il ? Si l'on sait sa naissance,
Il est perdu.

ARGIRE

Ma fille... 1110

AMÉNAÏDE (appuyée sur Fanie, et se retournant vers son père)

Ah ! Que me voulez-vous ?
Vous m'avez condamnée.

ARGIRE

Ô destins en courroux !
 Voulez-vous, ô mon Dieu, qui prenez sa défense,
 Ou pardonner sa faute, ou venger l'innocence ? 1115
 Quels bienfaits à mes yeux daignez-vous accorder ?
 Est-ce justice ou grâce ? Ah ! Je tremble et j'espère.
 Qu'as-tu fait ? Et comment dois-je te regarder ?
 Avec quels yeux, hélas !

AMÉNAÏDE

Avec les yeux d'un père. 1120
 Votre fille est encore au bord de son tombeau.
 Je ne sais si le ciel me sera favorable :
 Rien n'est changé, je suis encor sous le couteau.
 Tremblez moins pour ma gloire, elle est inaltérable ;
 Mais, si vous êtes père, ôtez-moi de ces lieux ; 1125
 Dérobez votre fille accablée, expirante,
 À tout cet appareil, à la foule insultante
 Qui sur mon infortune arrête ici ses yeux,
 Observe mes affronts, et contemple des larmes
 Dont la cause est si belle... et qu'on ne connaît pas. 1130

ARGIRE

Viens ; mes tremblantes mains rassureront tes pas.
 Ciel, de son défenseur favorisez les armes,
 Ou d'un malheureux père avancez le trépas !

ACTE IV

SCÈNE I

Tancrède, Lorédan, chevaliers.

(Marche guerrière : on porte les armes de Tancrède devant lui.)

LORÉDAN

Seigneur, votre victoire est illustre et fatale :
Vous nous avez privés d'un brave chevalier, 1135
Dont le coeur à l'état se livrait tout entier,
Et de qui la valeur fut à la votre égale ;
Ne pouvons-nous savoir votre nom, votre sort ?
Tancrède, dans l'attitude d'un homme pensif et affligé.
Orbassan ne l'a su qu'en recevant la mort ; 1140
Il emporte au tombeau mon secret et ma haine.
De mon sort malheureux ne soyez point en peine.
Si je puis vous servir, qu'importe qui je sois ?

LORÉDAN

Demeurez ignoré, puisque vous voulez l'être ;
Mais que votre vertu se fasse ici connaître 1145
Par un courage utile et de dignes exploits.
Les drapeaux du croissant dans nos champs vont paraître ;
Défendez avec nous notre culte et nos lois ;

Voyez dans Solamir un plus grand adversaire :
 Nous perdons notre appui, mais vous le remplacez.
 Rendez-nous le héros que vous nous ravissez ;
 Le vainqueur d'Orbassan nous devient nécessaire.
 Solamir vous attend.

1150

TANCRÈDE

Oui, je vous ai promis
 De marcher avec vous contre vos ennemis ;
 Je tiendrai ma parole : et Solamir peut-être
 Est plus mon ennemi que celui de l'état.
 Je le hais plus que vous ; mais, quoi qu'il en puisse être,
 Sachez que je suis prêt pour ce nouveau combat.

1155

CATANE

Nous attendons beaucoup d'une telle vaillance ;
 Attendez tout aussi de la reconnaissance
 Que devra Syracuse à votre illustre bras.

1160

TANCRÈDE

Il n'en est point pour moi, je n'en exige pas ;
 Je n'en veux point, seigneur ; et cette triste enceinte
 N'a rien qui désormais soit l'objet de mes vœux.
 Si je verse mon sang, si je meurs malheureux,
 Je ne prétends ici récompense ni plainte,
 Ni gloire, ni pitié. Je ferai mon devoir ;
 Solamir me verra, c'est là tout mon espoir.

1165

(Les chevaliers sortent.)

LORÉDAN

C'est celui de l'état ; déjà le temps nous presse. 1170
Ne songeons qu'à l'objet qui tous nous intéresse,
À la victoire ; et vous, qui l'allez partager,
Vous serez averti quand il faudra vous rendre
Au poste où l'ennemi croit bientôt nous surprendre.
Dans le sang musulman tout prêts à nous plonger, 1175
Tout autre sentiment nous doit être étranger.
Ne pensons, croyez-moi, qu'à servir la patrie.

TANCRÈDE

Qu'elle en soit digne ou non, je lui donne ma vie.

SCÈNE II

Tancrede, Aldamon.

ALDAMON

Ils ne connaissent pas quel trait envenimé
Est caché dans ce coeur trop noble et trop charmé. 1180
Mais, malgré vos douleurs, et malgré votre outrage,
Ne remplirez-vous pas l'indispensable usage
De paraître en vainqueur aux yeux de la beauté
Qui vous doit son honneur, ses jours, sa liberté,
Et de lui présenter de vos mains triomphantes 1185
D'Orbassan terrassé les dépouilles sanglantes ?

TANCRÈDE

Non, sans doute, Aldamon, je ne la verrai pas.

ALDAMON

Eh quoi ! Pour la servir vous cherchiez le trépas,
Et vous fuyez loin d'elle ?

TANCRÈDE

Et son coeur le mérite.

1190

ALDAMON

Je vois trop à quel point son crime vous irrite ;
Mais pour ce crime, enfin, vous avez combattu.

TANCRÈDE

Oui, j'ai tout fait pour elle, il est vrai, je l'ai dû.
Je n'ai pu, cher ami, malgré sa perfidie,
Supporter ni sa mort, ni son ignominie ;
Et, l'eussé-je aimé moins, comment l'abandonner ?
J'ai dû sauver ses jours, et non lui pardonner.
Qu'elle vive, il suffit, et que Tancrède expire.
Elle regrettera l'amant qu'elle a trahi,
Le coeur qu'elle a perdu, ce coeur qu'elle déchire...
À quel excès, ô ciel ! Je lui fus asservi !
Pouvais-je craindre hélas ! De la trouver parjure ?
Je pensais adorer la vertu la plus pure ;
Je croyais les serments, les autels moins sacrés
Qu'une simple promesse, un mot d'Aménaïde...

1195

1200

1205

ALDAMON

Tout est-il en ces lieux ou barbare ou perfide ?
À la proscription vos jours furent livrés ;
La loi vous persécute, et l'amour vous outrage.

Eh bien ! S'il est ainsi, fuyons de ce rivage :
Je vous suis au combat ; je vous suis pour jamais,
Loin de ces murs affreux, trop souillés de forfaits.

1210

TANCRÈDE

Quel charme, dans son crime, à mes esprits rappelle
L'image des vertus que je crus voir en elle !
Toi, qui me fais descendre avec tant de tourment
Dans l'horreur du tombeau dont je t'ai délivrée,
Odieuse coupable... et peut-être adorée !
Toi, qui fais mon destin jusqu'au dernier moment ;
Ah ! S'il était possible, ah ! Si tu pouvais être
Ce que mes yeux trompés t'ont vu toujours paraître !
Non, ce n'est qu'en mourant que je puis l'oublier ;
Ma faiblesse est affreuse... il la faut expier,
Il faut périr... Mourons, sans nous occuper d'elle.

1215

1220

ALDAMON

Elle vous a paru tantôt moins criminelle.
L'univers, disiez-vous, au mensonge est livré ;
La calomnie y règne.

1225

TANCRÈDE

Ah ! Tout est avéré,
Tout est approfondi dans cet affreux mystère :
Solamir en ces lieux adora ses attraits ;
Il demanda sa main pour le prix de la paix.
Hélas ! L'eût-il osé, s'il n'avait pas su plaire ?
Ils sont d'intelligence. En vain j'ai cru mon coeur,
En vain j'avais douté ; je dois en croire un père :
Le père le plus tendre est son accusateur ;
Il condamne sa fille ; elle-même s'accuse ;

1230

Enfin mes yeux l'ont vu, ce billet plein d'horreur :
 « Puissiez-vous vivre en maître au sein de Syracuse,
 Et régner dans nos murs, ainsi que dans mon coeur ! »
 Mon malheur est certain.

1235

ALDAMON

Que ce grand coeur l'oublie,
 Qu'il dédaigne une ingrate à ce point avilie.

1240

TANCRÈDE

Et pour comble d'horreur, elle a cru s'honorer !
 Au plus grand des humains elle a cru se livrer !
 Que cette idée encor m'accable et m'humilie !
 L'arabe impérieux domine en Italie ;
 Et le sexe imprudent que tant d'éclat séduit,
 Ce sexe à l'esclavage en leurs états réduit,
 Frappé de ce respect que des vainqueurs impriment,
 Se livre par faiblesse aux maîtres qui l'oppriment !
 Il nous trahit pour eux, nous, son servile appui,
 Qui vivons à ses pieds, et qui mourons pour lui !
 Ma fierté suffirait, dans une telle injure,
 Pour détester ma vie et pour fuir la parjure.

1245

1250

SCÈNE III

Tancrède, Aldamon, plusieurs chevaliers.

CATANE

Nos chevaliers sont prêts ; le temps est précieux.

TANCRÈDE

Oui, j'en ai trop perdu ; je m'arrache à ces lieux ;
Je vous suis, c'en est fait.

1255

SCÈNE IV

Tancrede, Aménaïde, Aldamon, Fanie, Chevaliers.

(Tancrede la relève, mais en se détournant.)

AMÉNAÏDE *(arrivant avec précipitation)*

Ô mon dieu tutélaire !
Maître de mon destin, j'embrasse vos genoux.
Ce n'est point m'abaisser ; et mon malheureux père
À vos pieds, comme moi, va tomber devant vous.
Pourquoi nous dérober votre auguste présence ?
Qui pourra condamner ma juste impatience ?
Je m'arrache à ses bras... mais ne puis-je, seigneur,
Me permettre ma joie, et montrer tout mon coeur ?
Je n'ose vous nommer... et vous baissez la vue...
Ne puis-je vous revoir, en cet affreux séjour,
Qu'au milieu des bourreaux qui m'arrachaient le jour ?
Vous êtes consterné... mon âme est confondue ;
Je crains de vous parler... quelle contrainte, hélas !
Vous détournez les yeux... vous ne m'écoutez pas.
Tancrede, d'une voix entrecoupée.
Retournez... consoler ce vieillard que j'honore ;
D'autres soins plus pressants me rappellent encore.
Envers vous, envers lui, j'ai rempli mon devoir,
J'en ai reçu le prix... je n'ai point d'autre espoir :
Trop de reconnaissance est un fardeau peut-être ;
Mon coeur vous en dégage... et le vôtre est le maître

1260

1265

1270

1275

De pouvoir à son gré disposer de son sort.
Vivez heureuse, et moi je vais chercher la mort.

SCÈNE V

Aménaïde, Fanie.

AMÉNAÏDE

Veillé-je ? Et du tombeau suis-je en effet sortie ?
Est-il vrai que le ciel m'ait rendue à la vie ?
Ce jour, ce triste jour éclaire-t-il mes yeux ?
Ce que je viens d'entendre, ô ma chère Fanie,
Est un arrêt de mort, plus dur, plus odieux,
Plus affreux que les lois qui m'avaient condamnée.

1280

FANIE

L'un et l'autre est horrible à mon âme étonnée.

1285

AMÉNAÏDE

Est-ce Tancrède, ô ciel ! Qui vient de me parler ?
As-tu vu sa froideur altière, avilissante,
Ce courroux dédaigneux dont il m'ose accabler ?
Fanie, avec horreur il voyait son amante !
Il m'arrache à la mort, et c'est pour m'immoler !
Qu'ai-je donc fait, Tancrède ? Ai-je pu vous déplaire ?

1290

FANIE

Il est vrai que son front respirait la colère,
Sa voix entrecoupée affectait des froideurs ;
Il détournait les yeux, mais il cachait ses pleurs.

AMÉNAÏDE

Il me rebute, il fuit, me renonce et m'outrage ! 1295
Quel changement affreux a formé cet orage ?
Que veut-il ? Quelle offense excite son courroux ?
De qui dans l'univers peut-il être jaloux ?
Oui, je lui dois la vie, et c'est toute ma gloire.
Seul objet de mes vœux, il est mon seul appui. 1300
Je mourais, je le sais, sans lui, sans sa victoire ;
Mais s'il sauva mes jours, je les perdais pour lui.

FANIE

Il le peut ignorer ; la voix publique entraîne ;
Même en s'en défiant, on lui résiste à peine.
Cet esclave, sa mort, ce billet malheureux, 1305
Le nom de Solamir, l'éclat de sa vaillance,
L'offre de son hymen, l'audace de ses feux,
Tout parlait contre vous, jusqu'à votre silence,
Ce silence si fier, si grand, si généreux,
Qui dérobait Tancrède à l'injuste vengeance 1310
De vos communs tyrans armés contre vous deux.
Quels yeux pouvaient percer ce voile ténébreux ?
Le préjugé l'emporte, et l'on croit l'apparence.

AMÉNAÏDE

Lui, me croire coupable !

FANIE

Ah ! S'il peut s'abuser, 1315
Excusez un amante.

AMÉNAÏDE (*reprenant sa fierté et ses forces*)

Rien ne peut l'excuser...
 Quand l'univers entier m'accuserait d'un crime :
 Sur son jugement seul un grand homme appuyé
 À l'univers séduit oppose son estime. 1320
 Il aura donc pour moi combattu par pitié !
 Cet opprobre est affreux, et j'en suis accablée.
 Hélas ! Mourant pour lui, je mourais consolée ;
 Et c'est lui qui m'outrage et m'ose soupçonner !
 C'en est fait, je ne veux jamais lui pardonner ; 1325
 Ses bienfaits sont toujours présents à ma pensée,
 Ils resteront gravés dans mon âme offensée ;
 Mais, s'il a pu me croire indigne de sa foi,
 C'est lui qui pour jamais est indigne de moi.
 Ah ! De tous mes affronts c'est le plus grand peut-être. 1330

FANIE

Mais il ne connaît pas...

AMÉNAÏDE

Il devait me connaître ;
 Il devait respecter un coeur tel que le mien ;
 Il devait présumer qu'il était impossible
 Que jamais je trahisse un si noble lien. 1335
 Ce coeur est aussi fier que son bras invincible ;
 Ce coeur était en tout aussi grand que le sien,
 Moins soupçonneux, sans doute, et surtout plus sensible.
 Je renonce à Tancrède, au reste des mortels ;
 Ils sont faux ou méchants, ils sont faibles, cruels, 1340
 Ou trompeurs, ou trompés ; et ma douleur profonde,
 En oubliant Tancrède, oubliera tout le monde.

SCÈNE VI

Argire, Aménaïde, suite.

ARGIRE *(soutenu par ses écuyers)*

Mes amis, avancez, sans plaindre mes tourments.
On va combattre ; allons, guidez mes pas tremblants ;
Ne pourrai-je embrasser ce héros tutélaire ?
Ah ! Ne puis-je savoir qui t'a sauvé le jour ?

1345

AMÉNAÏDE *(plongée dans sa douleur, appuyée d'une main sur Fanie, et se tournant à moitié vers son père)*

Un mortel autrefois digne de mon amour,
Un héros en ces lieux opprimé par mon père,
Que je n'osais nommer, que vous avez proscrit,
Le seul et cher objet de ce fatal écrit,
Le dernier rejeton d'une famille auguste,
Le plus grand des humains, hélas ! Le plus injuste :
En un mot, c'est Tancrède.

1350

ARGIRE

Ô ciel ! Que m'as-tu dit ?

AMÉNAÏDE

Ce que ne peut cacher la douleur qui m'égare,
Ce que je vous confie en craignant tout pour lui.

1355

ARGIRE

Lui, Tancrède !

AMÉNAÏDE

Et quel autre eût été mon appui ?

ARGIRE

Tancrède qu'opprima notre sénat barbare ?

AMÉNAÏDE

Oui, lui-même.

1360

ARGIRE

Et pour nous il fait tout aujourd'hui !
Nous lui ravissions tout, biens, dignités, patrie ;
Et c'est lui qui pour nous vient prodiguer sa vie !
Ô juges malheureux, qui dans nos faibles mains
Tenons aveuglément le glaive et la balance,
Combien nos jugements sont injustes et vains,
Et combien nous égare une fausse prudence !
Que nous étions ingrats, que nous étions tyrans !

1365

AMÉNAÏDE

Je puis me plaindre à vous, je le sais... mais, mon père,
Votre vertu se fait des reproches si grands,
Que mon coeur désolé tremble de vous en faire ;
Je les dois à Tancrède.

1370

ARGIRE

À lui par qui je vis,
À qui je dois tes jours ?

AMÉNAÏDE

Ils sont trop avilis,
Ils sont trop malheureux. C'est en vous que j'espère ;
Réparez tant d'horreurs et tant de cruauté ;
Ah ! Rendez-moi l'honneur que vous m'avez ôté.
Le vainqueur d'Orbassan n'a sauvé que ma vie ;
Venez, que votre voix parle et me justifie.

1375

1380

ARGIRE

Sans doute, je le dois.

AMÉNAÏDE

Je vole sur vos pas.

ARGIRE

Demeure.

AMÉNAÏDE

Moi rester ! Je vous suis aux combats.
J'ai vu la mort de près, et je l'ai vue horrible ;
Croyez qu'aux champs d'honneur elle est bien moins terrible
Qu'à l'indigne échafaud où vous me conduisiez.
Seigneur, il n'est plus temps que vous me refusiez :
J'ai quelques droits sur vous ! Mon malheur me les donne.
Faudra-t-il que deux fois mon père m'abandonne ?

1385

1390

ARGIRE

Ma fille, je n'ai plus d'autorité sur toi ;
J'en avais abusé, je dois l'avoir perdue.
Mais quel est ce dessein qui me glace d'effroi ?

Crains les égarements de ton âme éperdue.
 Ce n'est point en ces lieux, comme en d'autres climats, 1395
 Où le sexe, élevé loin d'une triste gêne,
 Marche avec les héros et s'en distingue à peine,
 Et nos mœurs et nos lois ne le permettent pas.

AMÉNAÏDE

Quelles lois ! Quelles mœurs indignes et cruelles !
 Sachez qu'en ce moment je suis au-dessus d'elles ; 1400
 Sachez que, dans ce jour d'injustice et d'horreur,
 Je n'écoute plus rien que la loi de mon cœur.
 Quoi ! Ces affreuses lois, dont le poids vous opprime,
 Auront pris dans vos bras votre sang pour victime ;
 Elles auront permis qu'aux yeux des citoyens 1405
 Votre fille ait paru dans d'infâmes liens,
 Et ne permettront pas qu'aux champs de la victoire
 J'accompagne mon père et défende ma gloire !
 Et le sexe en ces lieux, conduit aux échafauds,
 Ne pourra se montrer qu'au milieu des bourreaux ! 1410
 L'injustice à la fin produit l'indépendance.
 Vous frémissez, mon père ; ah ! Vous deviez frémir
 Quand, de vos ennemis caressant l'insolence,
 Au superbe Orbassan vous pûtes vous unir
 Contre le seul mortel qui prend votre défense ; 1415
 Quand vous m'avez forcée à vous désobéir.

ARGIRE

Va, c'est trop accabler un père déplorable :
 N'abuse point du droit de me trouver coupable ;
 Je le suis, je le sens, je me suis condamné :
 Ménage ma douleur ; et si ton cœur encore 1420
 D'un père au désespoir ne s'est point détourné,
 Laisse-moi seul mourir par les flèches du maure.

Je vais joindre Tancrède, et tu n'en peux douter.
Vous, observez ses pas.

SCÈNE VII

AMÉNAÏDE

Qui pourra m'arrêter ? 1425
Tancrède, qui me hais, et qui m'as outragée,
Qui m'oses mépriser après m'avoir vengée,
Oui, je veux à tes yeux combattre et t'imiter,
Des traits sur toi lancés affronter la tempête,
En recevoir les coups... en garantir ta tête ; 1430
Te rendre à tes côtés tout ce que je te dois ;
Punir ton injustice en expirant pour toi ;
Surpasser, s'il se peut, ta rigueur inhumaine ;
Mourante entre tes bras, t'accabler de ma haine,
De ma haine trop juste, et laisser, à ma mort, 1435
Dans ton coeur qui m'aima le poignard du remord,
L'éternel repentir d'un crime irréparable,
Et l'amour que j'abjure, et l'horreur qui m'accable.

ACTE V

SCÈNE I

Les chevaliers et leurs écuyers, l'épée à la main ; des soldats, portant des trophées ; Le peuple, dans le fond.

(À Catane.)

LORÉDAN

Allez, et préparez les chants de la victoire ;
Peuple, au dieu des combats prodiguez votre encens ; 1440
C'est lui qui nous fait vaincre, à lui seul est la gloire.
S'il ne conduit nos coups, nos bras sont impuissants.
Il a brisé les traits, il a rompu les pièges
Dont nous environnaient ces brigands sacrilèges,
De cent peuples vaincus dominateurs cruels. 1445
Sur leurs corps tout sanglants érigez vos trophées ;
Et, foulant à vos pieds leurs fureurs étouffées,
Des trésors du croissant ornez nos saints autels.
Que l'Espagne opprimée, et l'Italie en cendre,
L'Égypte terrassée, et la Syrie aux fers, 1450
Apprennent aujourd'hui comme on peut se défendre
Contre ces fiers tyrans, l'effroi de l'univers.
C'est à nous maintenant de consoler Argire ;
Que le bonheur public apaise ses douleurs ;
Pussions-nous voir en lui, malgré tous ses malheurs, 1455

L'homme d'état heureux, quand le père soupire !
 Mais pourquoi ce guerrier, ce héros inconnu,
 À qui l'on doit, dit-on, le succès de nos armes,
 Avec nos chevaliers n'est-il point revenu ?
 Ce triomphe à ses yeux a-t-il si peu de charmes ? 1460
 Croit-il de ses exploits que nous soyons jaloux ?
 Nous sommes assez grands pour être sans envie.
 Veut-il fuir Syracuse après l'avoir servie ?
 Seigneur, il a longtemps combattu près de vous ;
 D'où vient qu'ayant voulu courir notre fortune 1465
 Il ne partage point l'allégresse commune ?

CATANE

Apprenez-en la cause, et daignez m'écouter.
 Quand du chemin d'Etna vous fermiez le passage,
 Placé loin de vos yeux, j'étais vers le rivage
 Où nos fiers ennemis osaient nous résister ; 1470
 Je l'ai vu courir seul et se précipiter.
 Nous étions étonnés qu'il n'eût point ce courage
 Inaltérable et calme au milieu du carnage,
 Cette vertu d'un chef, et ce don d'un grand coeur :
 Un désespoir affreux égarait sa valeur ; 1475
 Sa voix entrecoupée et son regard farouche
 Annonçait la douleur qui troublait ses esprits.
 Il appelait souvent Solamir à grands cris ;
 Le nom d'Aménaïde échappait de sa bouche ;
 Il la nommait parjure, et, malgré ses fureurs, 1480
 De ses yeux enflammés j'ai vu tomber des pleurs.
 Il cherchait à mourir ; et, toujours invincible,
 Plus il s'abandonnait, plus il était terrible.
 Tout céda à nos coups et surtout à son bras ;
 Nous revenions vers vous, conduits par la victoire : 1485
 Mais lui, les yeux baissés, insensible à sa gloire,

Morne, triste, abattu, regrettant le trépas,
 Il appelle en pleurant Aldamon qui s'avance ;
 Il l'embrasse, il lui parle, et loin de nous s'élance
 Aussi rapidement qu'il avait combattu. 1490
 « C'est pour jamais, » dit-il. Ces mots nous laissent croire
 Que ce grand chevalier, si digne de mémoire,
 Veut être à Syracuse à jamais inconnu.
 Nul ne peut soupçonner le dessein qui le guide,
 Mais dans le même instant je vois Aménaïde, 1495
 Je la vois éperdue au milieu des soldats,
 La mort dans les regards, pâle, défigurée ;
 Elle appelle Tancrède, elle vole égarée :
 Son père en gémissant suit à peine ses pas ;
 Il ramène avec nous Aménaïde en larmes. 1500
 « C'est Tancrède, dit-il, ce héros dont les armes
 Ont étonné nos yeux par de si grands exploits.
 Ce vengeur de l'état, vengeur d'Aménaïde :
 C'est lui que ce matin, d'une commune voix,
 Nous déclarions rebelle, et nous nommions perfide ; 1505
 C'est ce même Tancrède exilé par nos lois. »
 Amis, que faut-il faire, et quel parti nous reste ?

LORÉDAN

Il n'en est qu'un pour nous, celui du repentir.
 Persister dans sa faute est horrible et funeste :
 Un grand homme opprimé doit nous faire rougir. 1510
 On condamna souvent la vertu, le mérite ;
 Mais, quand ils sont connus, il les faut honorer.

SCÈNE II

Les chevaliers, Argire ; Aménaïde, dans l'enfoncement, soutenue par ses femmes.

ARGIRE *(arrivant avec précipitation)*

Il les faut secourir, il les faut délivrer.
Tancrède est en péril ; trop de zèle l'excite :
Tancrède s'est lancé parmi les ennemis, 1515
Contre lui ramenés, contre lui seul unis.
Hélas ! J'accuse en vain mon âge qui me glace.
Ô vous, de qui la force est égale à l'audace,
Vous qui du faix des ans n'êtes point affaiblis,
Courez tous, dissipez ma crainte impatiente ; 1520
Courez, rendez Tancrède à ma fille innocente.

LORÉDAN

C'est nous en dire trop : le temps est cher, volons ;
Secourons sa valeur qui devient imprudente,
Et cet emportement que nous désapprouvons.

SCÈNE III

Argire, Aménaïde.

(Aménaïde s'avance.)

ARGIRE

Ô ciel ! Tu prends pitié d'un père qui t'adore ; 1525
Tu m'as rendu ma fille, et tu me rends encore
L'heureux libérateur qui nous a tous vengés.
Ma fille, un juste espoir dans nos coeurs doit renaître.
J'ai causé tes malheurs, je les ai partagés ;

Je les termine enfin : Tancrède va paraître.
Ne puis-je consoler tes esprits affligés ?

1530

AMÉNAÏDE

Je me consolerais quand je verrai Tancrède,
Quand ce fatal objet de l'horreur qui m'obsède
Aura plus de justice, et sera sans danger,
Quand j'apprendrai de vous qu'il vit sans m'outrager,
Et lorsque ses remords expieront mes injures.

1535

ARGIRE

Je ressens ton état ; sans doute il doit t'aigrir.
On n'essuya jamais des épreuves plus dures.
Je sais ce qu'il en coûte, et qu'il est des blessures
Dont un coeur généreux peut rarement guérir :
La cicatrice en reste, il est vrai ; mais, ma fille,
Nous avons vu Tancrède en ces lieux abhorré ;
Apprends qu'il est chéri, glorieux, honoré :
Sur toi-même il répand tout l'éclat dont il brille.
Après ce qu'il a fait, il veut nous faire voir,
Par l'excès de sa gloire, et de tant de services,
L'excès où ses rivaux portaient leurs injustices.
Le vulgaire est content, s'il remplit son devoir :
Il faut plus au héros, il faut que sa vaillance
Aille au delà du terme et de notre espérance :
C'est ce que fait Tancrède ; il passe notre espoir.
Il te verra constante, il te sera fidèle.
Le peuple en ta faveur s'élève et s'attendrit :
Tancrède va sortir de son erreur cruelle ;
Pour éclairer ses yeux, pour calmer son esprit,
Il ne faudra qu'un mot.

1540

1545

1550

1555

AMÉNAÏDE

Et ce mot n'est pas dit.

Que m'importe à présent ce peuple et son outrage,

Et sa faveur crédule, et sa pitié volage,

Et la publique voix que je n'entendrai pas ?

1560

D'un seul mortel, d'un seul dépend ma renommée.

Sachez que votre fille aime mieux le trépas

Que de vivre un moment sans en être estimée.

Sachez (il faut enfin m'en vanter devant vous)

Que dans mon bienfaiteur j'adorais mon époux.

1565

Ma mère au lit de mort a reçu nos promesses ;

Sa dernière prière a béni nos tendresses :

Elle joignit nos mains, qui fermèrent ses yeux.

Nous jurâmes par elle, à la face des cieux,

Par ses mânes, par vous, vous, trop malheureux père,

1570

De nous aimer en vous, d'être unis pour vous plaire,

De former nos liens dans vos bras paternels.

Seigneur... les échafauds ont été nos autels.

Mon amant, mon époux cherche un trépas funeste,

Et l'horreur de ma honte est tout ce qui me reste :

1575

Voilà mon sort.

ARGIRE

Eh bien ! Ce sort est réparé ;

Et nous obtiendrons plus que tu n'as espéré.

AMÉNAÏDE

Je crains tout.

SCÈNE IV

Argire, Aménaïde, Fanie.

FANIE

Partagez l'allégresse publique, 1580
Jouissez plus que nous de ce prodige unique.
Tancrede a combattu ; Tancrede a dissipé
Le reste d'une armée au carnage échappé.
Solamir est tombé sous cette main terrible,
Victime dévouée à notre état vengé, 1585
Au bonheur d'un pays qui devient invincible,
Surtout à votre nom qu'on avait outragé.
La prompte renommée en répand la nouvelle ;
Ce peuple, ivre de joie, et volant après lui,
Le nomme son héros, sa gloire, son appui, 1590
Parle même du trône où sa vertu l'appelle.
Un seul de nos guerriers, seigneur, l'avait suivi ;
C'est ce même Aldamon qui sous vous a servi.
Lui seul a partagé ses exploits incroyables ;
Et quand nos chevaliers, dans un danger si grand, 1595
Lui sont venus offrir leurs armes secourables,
Tancrede avait tout fait, il était triomphant.
Entendez-vous ces cris qui vantent sa vaillance ?
On l'élève au-dessus des héros de la France,
Des Roland, des Lisois, dont il est descendu. 1600
Venez voir mille mains couronner sa vertu ;
Venez voir ce triomphe, et recevoir l'hommage
Que vous avez de lui trop longtemps attendu.
Tout vous rit, tout vous sert, tout venge votre outrage ;
Et Tancrede à vos vœux est pour jamais rendu. 1605

AMÉNAÏDE

Ah ! Je respire enfin ; mon coeur connaît la joie.
Ah ! Mon père, adorons le ciel qui me renvoie,
Par ces coups inouïs, tout ce que j'ai perdu.
De combien de tourments sa bonté nous délivre !
Ce n'est qu'en ce moment que je commence à vivre. 1610
Mon bonheur est au comble ; hélas ! Il m'est bien dû.
Je veux tout oublier ; pardonnez-moi mes plaintes,
Mes reproches amers, et mes frivoles craintes.
Oppresseurs de Tancrede, ennemis, citoyens,
Soyez tous à ses pieds, il va tomber aux miens. 1615

ARGIRE

Oui, le ciel pour jamais daigne essuyer nos larmes.
Je me trompe, ou je vois le fidèle Aldamon,
Qui suivait seul Tancrede, et secondait ses armes :
C'est lui, c'est ce guerrier si cher à ma maison.
De nos prospérités la nouvelle est certaine : 1620
Mais d'où vient que vers nous il se traîne avec peine ?
Est-il blessé ? Ses yeux annoncent la douleur.

SCÈNE V

Argire, Aménaïde, Aldamon, Fanie.

AMÉNAÏDE

Parlez, cher Aldamon, Tancrede est donc vainqueur ?

ALDAMON

Sans doute il l'est, madame.

AMÉNAÏDE

À ces chants d'allégresse,
À ces voix que j'entends, il s'avance en ces lieux ?

1625

ALDAMON

Ces chants vont se changer en des cris de tristesse.

AMÉNAÏDE

Qu'entends-je ? Ah ! Malheureuse !

ALDAMON

Un jour si glorieux
Est le dernier des jours de ce héros fidèle.

1630

AMÉNAÏDE

Il est mort !

ALDAMON

La lumière éclaire encor ses yeux ;
Mais il est expirant d'une atteinte mortelle.
Je vous apporte ici de funestes adieux.
Cette lettre fatale, et de son sang tracée,
Doit vous apprendre, hélas ! Sa dernière pensée.
Je m'acquitte en tremblant de cet affreux devoir.

1635

ARGIRE

Ô jour de l'infortune ! Ô jour du désespoir !

AMÉNAÏDE *(revenant à elle)*

Donnez-moi mon arrêt, il me défend de vivre ;
Il m'est cher... Ô Tancrède ! Ô maître de mon sort !
Ton ordre, quel qu'il soit, est l'ordre de te suivre ;
J'obéirai... donnez votre lettre et la mort.

1640

ALDAMON

Lisez donc ; pardonnez ce triste ministère.

(Elle lit.)

(Elle se jette dans les bras de Fanie.)

AMÉNAÏDE

Ô mes yeux ! Lirez-vous ce sanglant caractère ?
Le pourrai-je ? Il le faut... c'est mon dernier effort.
« je ne pouvais survivre à votre perfidie ;
Je meurs dans les combats, mais je meurs par vos coups.
J'aurais voulu, cruelle, en m'exposant pour vous,
Vous avoir conservé la gloire avec la vie... »
Eh bien, mon père !

1645

1650

ARGIRE

Enfin, les destins désormais
Ont assouvi leur haine, ont épuisé leurs traits :
Nous voilà maintenant sans espoir et sans crainte.
Ton état et le mien ne permet plus la plainte.
Ma chère Aménaïde, avant que de quitter
Ce jour, ce monde affreux que je dois détester,
Que j'apprenne du moins à ma triste patrie
Les honneurs qu'on devait à ta vertu trahie ;

1655

Que, dans l'horrible excès de ma confusion,
J'apprenne à l'univers à respecter ton nom !

1660

AMÉNAÏDE

Eh ! Que fait l'univers à ma douleur profonde ?
Que me fait ma patrie, et le reste du monde ?
Tancrède meurt.

ARGIRE

Je cède aux coups qui m'ont frappé.

AMÉNAÏDE

Tancrède meurt, ô ciel ! Sans être détrompé !
Vous en êtes la cause... ah ! Devant qu'il expire...
Que vois-je ? Mes tyrans !

1665

SCÈNE VI

Lorédan, chevaliers, suite, Aménaïde, Argire, Fanie, Aldamon ; Tancrède, dans le fond, porté par des soldats.

(Pendant qu'il parle, on approche lentement Tancrède vers Aménaïde, presque évanouie entre les bras de ses femmes ; elle se débarrasse précipitamment des femmes qui la soutiennent, et, se retournant avec horreur vers Lorédan, dit :)

(puis courant à Tancrède, et se jetant à ses pieds.)

(Il la regarde.)

LORÉDAN

Ô malheureux Argire !

Ô fille infortunée ! On conduit devant vous
 Ce brave chevalier percé de nobles coups. 1670
 Il a trop écouté son aveugle furie ;
 Il a voulu mourir, mais il meurt en héros.
 De ce sang précieux, versé pour la patrie,
 Nos secours empressés ont suspendu les flots.
 Cette âme, qu'enflammait un courage intrépide, 1675
 Semble encor s'arrêter pour voir Aménaïde ;
 Il la nomme ; les pleurs coulent de tous les yeux ;
 Et d'un juste remords je ne puis me défendre.
 Barbares, laissez là vos remords odieux.
 Tancrède, cher amant, trop cruel et trop tendre, 1680
 Dans nos derniers instants, hélas ! Peux-tu m'entendre ?
 Tes yeux appesantis peuvent-ils me revoir ?
 Hélas ! Reconnais-moi, connais mon désespoir.
 Dans le même tombeau souffre au moins ton épouse ;
 C'est là le seul honneur dont mon âme est jalouse. 1685
 Ce nom sacré m'est dû ; tu me l'avais promis :
 Ne sois point plus cruel que tous nos ennemis ;
 Honore d'un regard ton épouse fidèle...
 C'est donc là le dernier que tu jettes sur elle ! ...
 De ton coeur généreux son coeur est-il haï ? 1690
 Peux-tu me soupçonner ?

TANCRÈDE *(se soulevant un peu)*

Ah ! Vous m'avez trahi !

AMÉNAÏDE

Qui ! Moi ? Tancrède !

ARGIRE *(se jetant aussi à genoux de l'autre côté, et embrassant Tancrède, puis se relevant)*

Hélas ! Ma fille infortunée,

Pour t'avoir trop aimé fut par nous condamnée,
 Et nous la punissions de te garder sa foi.
 Nous fûmes tous cruels envers elle, envers toi.
 Nos lois, nos chevaliers, un tribunal auguste,
 Nous avons failli tous ; elle seule était juste.
 Son écrit malheureux qui nous avait armés,
 Cet écrit fut pour toi, pour le héros qu'elle aime.
 Cruellement trompé, je t'ai trompé moi-même.

1695

1700

TANCRÈDE

Aménaïde... Ô ciel ! Est-il vrai ? Vous m'aimez ?

AMÉNAÏDE

Va, j'aurais en effet mérité mon supplice,
 Ce supplice honteux dont tu m'as su tirer,
 Si j'avais un moment cessé de t'adorer,
 Si mon coeur eût commis cette horrible injustice.

1705

TANCRÈDE *(en reprenant un peu de force, et élevant la voix)*

Vous m'aimez ! ô bonheur plus grand que mes revers !
 Je sens trop qu'à ce mot je regrette la vie.
 J'ai mérité la mort, j'ai cru la calomnie.
 Ma vie était horrible, hélas ! Et je la perds
 Quand un mot de ta bouche allait la rendre heureuse !

1710

AMÉNAÏDE

Ce n'est donc, juste dieu ! Que dans cette heure affreuse,
 Ce n'est qu'en le perdant que j'ai pu lui parler !
 Ah ! Tancrède !

1715

TANCRÈDE

Vos pleurs devraient me consoler ;
Mais il faut vous quitter, ma mort est douloureuse !
Je sens qu'elle s'approche. Argire, écoutez-moi :
Voilà le digne objet qui me donna sa foi ;
Voilà de nos soupçons la victime innocente ;
À sa tremblante main joignez ma main sanglante ;
Que j'emporte au tombeau le nom de son époux.
Soyez mon père.

1720

ARGIRE (*prenant leurs mains*)

Hélas ! Mon cher fils, puissiez-vous
Vivre encore adoré d'une épouse chérie !

1725

TANCRÈDE

J'ai vécu pour venger ma femme et ma patrie ;
J'expire entre leurs bras, digne de toutes deux,
De toutes deux aimé... j'ai rempli tous mes vœux...
Ma chère Aménaïde ! ...

AMÉNAÏDE

Eh bien !

1730

(*Il retombe.*)

TANCRÈDE

Gardez de suivre
Ce malheureux amant... et jurez-moi de vivre...

CATANE

Il expire... et nos coeurs de regrets pénétrés...
Qui l'ont connu trop tard...

(Elle se relève, et marche.)

(Elle se rejette sur le corps de Tancrède.)

(Elle se relève en fureur.)

(Elle tombe dans les bras de Fanie.)

AMÉNAÏDE *(se jetant sur le corps de Tancrède)*

Il meurt et vous pleurez... 1735
Vous cruels, vous tyrans, qui lui coûte la vie !
Que l'enfer engloutisse et vous et ma patrie,
Et ce sénat barbare, et ces horribles droits
D'égorger l'innocence avec le fer des lois !
Que ne puis-je expirer dans Syracuse en poudre, 1740
Sur vos corps tout sanglants écrasés par la foudre !
Tancrède ! Cher Tancrède !
Il meurt, et vous vivez !
Vous vivez, je le suis... je l'entends, il m'appelle...
Il se rejoint à moi dans la nuit éternelle. 1745
Je vous laisse aux tourments qui vous sont réservés.

ARGIRE

Ah ! Ma fille !

(À Tancrède.)

(Elle tombe à côté de lui.)

AMÉNAÏDE (*égarée, et le repoussant*)

Arrêtez... vous n'êtes point mon père ;
Votre coeur n'en eut point le sacré caractère :
Vous fûtes leur complice... Ah ! Pardonnez, hélas !
Je meurs en vous aimant... j'expire entre tes bras,
Cher Tancrède...

1750

ARGIRE

Ô ma fille ! Ô ma chère Fanie !
Qu'avant ma mort, hélas ! On la rende à la vie.